



GRADO EN ESTUDIOS FRANCESES

2018/2019



**VNIVERSIDAD
D SALAMANCA**

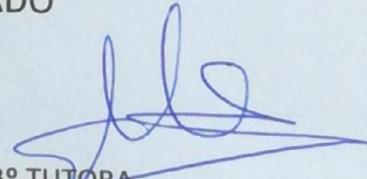
CAMPUS DE EXCELENCIA INTERNACIONAL

**Consuelo Berges, traductrice de
Stendhal.**

TRABAJO DE FIN DE GRADO


AUTORA

Elena Lázaro Gandarillas


VºBº TUTORA

Dra. Dña. Mª Victoria Rodríguez Navarro

Salamanca, Junio de 2019

Dédié à María del Mar Berges Martínez, fille du cousin germain de Consuelo Berges, pour me fournir de la source base de ce travail, son souvenir et son expérience personnelle. Mais, surtout pour me transmettre son adoration inconditionnelle pour cette auteure.

TÍTULO: Consuelo Berges, traductora de Stendhal.

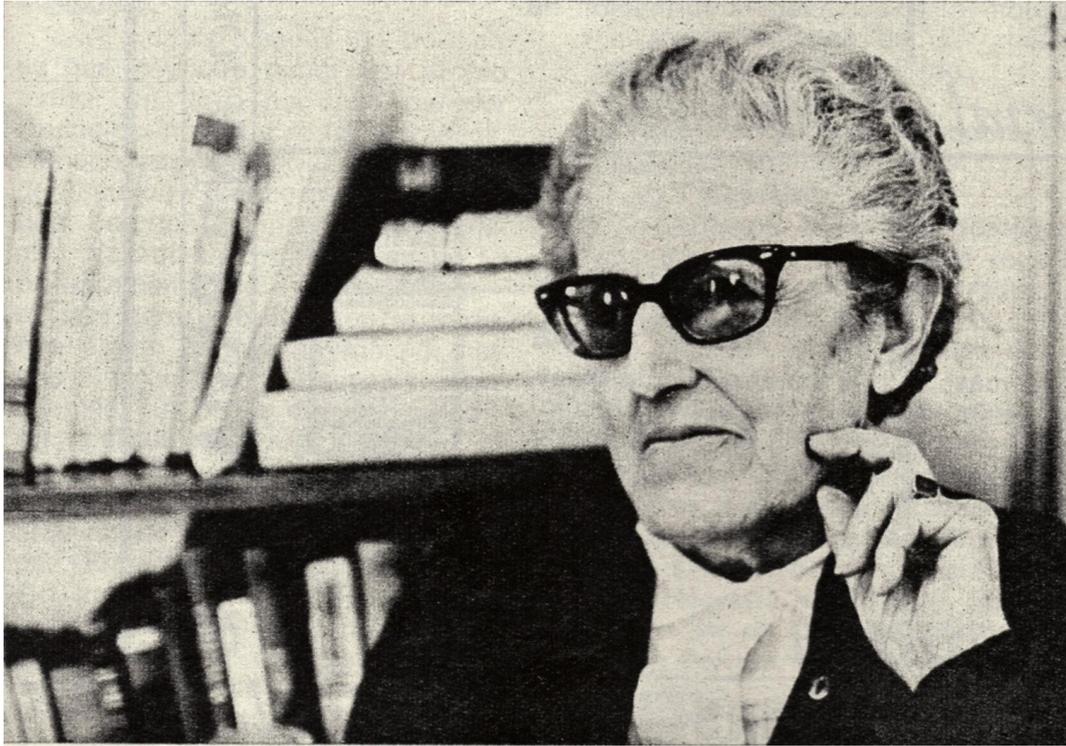
RESUMEN: Consuelo Berges es una escritora del S.XX, no muy conocida hasta ahora, que participó intensamente en la lucha de los derechos de las mujeres en instituciones tales como la Masonería. Vivió dos dictaduras, una guerra civil y dos guerras mundiales y sufrió el exilio interior. Gracias a este último, se adentró en el mundo de la traducción de grandes obras francesas del S.XIX, sobre todo las de Stendhal, del que dice estar enamorada. Así, a partir de su traducción de *Le Rouge et le Noir*, nos adentramos en el mundo de la traducción, realizando un estudio analítico y comparativo con ayuda de otra traducción de Juan Bravo Castillo.

Palabras clave: Consuelo Berges, lutte, droits, exil intérieur, littérature française, Stendhal, passion, traduction, *Le Rouge et le Noir*.

TITLE: Consuelo Berges, Stendhal's translator.

ABSTRACT: Consuelo Berges is a female writer of the 20th century, not entirely recognised until now, who intensely advocated for women's rights in such institutions as the Freemasonry. Berges witnessed two dictatorships, a civil war, both World Wars, also having to endure internal exile. Thanks to the latter, she got to the heart of translation of great French works of the 19th century, especially those by Stendhal, who she claims to be in love with. Thus, since her translation of *Le Rouge et le Noir*, we get into the world of translation, performing a comparative analytical study helped by another translation provided by Juan Bravo Castillo.

Key words: Consuelo Berges, lutte, droits, exil intérieur, littérature française, Stendhal, passion, traduction, *Le Rouge et le Noir*.



Consuelo Berges. Photo publiée dans l'article *Consuelo Berges, la dignidad del oficio de traductor* le 6 Octobre de 2013 par Natalia Fernandez Díaz [Consulté en ligne sur www.atlanticaxii.com] [28/04/2019] (<https://www.atlanticaxii.com/consuelo-berges-la-dignidad-del-oficio-de-traductor/>)

Table de matière

1. Introduction.	6
2. Consuelo Berges, sa vie et son œuvre.	7
2.1. Naissance et formation professionnelle.	7
2.2. Premier exil. L'Amérique du Sud.	9
2.3. Retour en Espagne. Engagement à la Maçonnerie.	14
2.4. Deuxième exil. La France.	18
2.5. Retour en Espagne. Exil intérieur à l'ombre de la littérature française.	20
3. Consuelo Berges traductrice.	28
3.1. Analyse contrastive des aspects formels : lexique, syntaxe, verbes et emprunts.	29
3.2. Belles fidèles ou belles infidèles ? Caractère de chacune des traductions. ...	38
4. Conclusion.	43
5. Bibliographie.	45
5.1. Livres:	45
5.2. Sites web:	46
5.3. Articles:	46
5.4. Documents vidéo:	47
6. Annexe.	48
6.1. Entretien à María Del Mar Berges Martínez (Petite-fille du cousin germain de Consuelo Berges).	48
6.2. Livre de Stendhal y su mundo dédié à María del Mar Berges Martínez par Consuelo Berges.	52
6.3. Photos extraits du livre que lui offre Tinuca, la demi-sœur de Consuelo Berges, à María del Mar Berges Martínez.	54

1. Introduction.

Consuelo Berges a été, premièrement, une femme écrivaine du 20^e siècle passionnée de l'écriture mais aussi de la traduction, discipline pour laquelle elle a travaillé une grande partie de sa vie. Même si elle a été une figure indispensable dans la lutte des droits des femmes et que la plupart des traductions des grandes œuvres françaises portent son nom, l'existence de Consuelo Berges est très peu connue aujourd'hui. Pour cette raison, l'objectif principal de ce travail est de découvrir cette femme, dont l'ouvrage littéraire a été constamment lié à la biographie.

Il s'agira alors de faire un parcours de sa vie grâce aux informations données par sa cousine éloignée María del Mar Berges Martínez, qui nous racontera l'expérience vécue avec cette écrivaine et nous apportera beaucoup de documents bibliographiques conservés depuis les années 30. Nous commencerons ainsi par son enfance et adolescence à Cantabria où elle pénètre pour la première fois le monde intellectuel travaillant dans des journaux. On fera aussi une analyse de ses œuvres « Escalas » (1931) et « Stendhal y su mundo » (1983) ainsi que de ses articles féministes publiés dans *La Gran Logia Española*, faisant allusion à leur étroite relation avec le contexte social, historique et politique qu'elle a vécus, c'est-à-dire, deux dictatures et deux guerres mondiales qui causent deux exils extérieurs et un exil intérieur.

Pendant son exil intérieur en Espagne, sous la dictature de Francisco Franco, elle commence à travailler dans le monde de la traduction de la littérature française. Profitant de son amour pour Stendhal, l'un des grands auteurs français du 19^e siècle, on fera une analyse de sa traduction de « Le Rouge et le Noir », en le comparant avec celle de Juan Bravo Castillo, professeur à l'Université de Castilla la Mancha. De cette manière, nous nous servirons des quatre grilles, chacune portant un petit extrait des trois textes, pour faire une étude contrastive des deux auteurs par rapport à l'œuvre originelle, touchant d'un côté, des aspects formels des phrases comme la syntaxe, le lexique, les

verbes et les emprunts, et de l'autre côté, des aspects plutôt littéraires à l'intérieur de la traduction comme le ton, l'intensité, la connexion établie avec le lecteur et la présence de sa personnalité dans son écriture.

2. Consuelo Berges, sa vie et son œuvre.

2.1. Naissance et formation professionnelle.

Consuelo Berges Rábago naît le mois d'août de 1899 à Uceda (Cantabria), un village appartenant au canton de Cabuérniga, qui est situé dans une vallée entre montagnes, charmant paysage caractéristique de cette petite région du nord de l'Espagne.

Sa mère, Belinda Berges Rábago, vient d'une famille très modeste et se voit obligée à travailler de très jeune pour contribuer à l'économie familiale. Elle entre alors, comme servante dans El Palacio Quirós, situé dans le quartier d'Uceda de Abajo (aujourd'hui en ruines). Le propriétaire de l'époque, Manuel Ruiz-Quirós, marié avec Balbina Arroyo Besoy, homme de rang élevé dans la société et père d'Antonio Quirós, l'un des peintres expressionnistes les plus connus du XX^e siècle, a une aventure extra matrimoniale avec Belinda Berges qui tombe enceinte. Tout à coup, cette jeune femme célibataire d'à peine dix-neuf ans se trouve comme la seule responsable d'un bébé qu'en prime, n'est pas reconnu comme un Quirós.

Sans aucun recours, Belinda doit laisser la petite Consuelo avec sa mère, pour pouvoir chercher ainsi un nouveau travail. C'est donc, Concepción Rábago, grand-mère de Consuelo Berges, celle qui se fait responsable de nourrir et élever la petite fille pendant 15 ans. Manuel Ruiz-Quirós apprend que sa fille, adolescente déjà, n'a jamais été scolarisée, ce qui est une situation honteuse d'après son point de vue, c'est pour cela qu'il décide de se diriger chez-elle pour l'emmener avec lui à Santander.

Une fois chez son père à Santander, Consuelo Berges se plonge dans les livres qu'elle trouve dans la grande bibliothèque familiale. Elle apprend toute seule à lire en espagnol presque en même temps qu'en français, puisqu'il y

en avait une grande quantité qui étaient en version bilingue espagnol-français et directement en version original en français. Elle pénètre dans le monde intellectuel sans frontières et décide de préparer l'examen d'accès à La Escuela Normal de Maestras, fondée sur les principes de rénovation pédagogique de l'Institución Libre de Enseñanza, pour être institutrice d'école. Avant ses vingt ans, elle obtient le diplôme et elle s'installe à Cabezón de la Sal (Cantabria) pour exercer pour la première fois dans La Academia Torre, fondée par Matilde de la Torre. En compagnie de cette dernière femme, engagée au monde du journal, de la pédagogie et de la politique¹, Consuelo Berges applique toutes les idées pédagogiques les plus avancées du moment, celles qui appuient le caractère libéral et progressiste dans l'éducation.

Pendant cette étape de sa vie à Cabezón de la Sal, elle connaît aussi Victor de la Serna, inspecteur d'éducation et principal coupable de son entrée dans le monde du journal. Juste après avoir fondé le journal *La Región*, de la Serna commence à recevoir des articles de Consuelo Berges sous le pseudonyme *Yasnaia Poliana*. Ce dernier, d'origine russe, est sûrement accueilli à partir des biographies de Léon Tolstoï, qu'elle avait lues dans la bibliothèque de son père des années auparavant. À part des romans comme *Ana Karenina*, Tolstoï, intéressé par l'éducation aussi, écrit des manuels didactiques qui font partie, entre autres, de sa production littéraire de caractère éducatif. L'intérêt pratique de ce travail éducatif, le mène à faire une petite école pour les enfants des paysans dans la villa *Yasnaia Poliana* où il naquit et vécut une grande partie de sa vie. Cela nous dévoile déjà son constant intérêt pour un enseignement égal et convenable et son goût pour les théories pédagogiques de ce romancier russe.

De la Serna, fasciné par l'écriture de cet anonymat, termine par inviter Consuelo Berges à participer toutes les semaines dans le journal pendant deux années. Par le biais de l'article de Victor de la Serna du 7 Janvier de 1931 dans le journal *El Cantábrico*, on connaît la façon d'écrire de Consuelo Berges dans ses débuts journalistiques ; c'est une écriture claire, qui cache un grand talent :

¹ Matilde de la Torre, journaliste, écrivaine, pédagogue et politique. Engagée au Parti Socialiste, elle fut députée dans la législature républicaine de 1933 à 1936.

Yo no he descubierto a Consuelo Berges. Ella escribía unos artículos claros, bellos, llenos de “cosas”, y me los mandaba, humildemente, con un seudónimo a “La Región”, que yo fundé. Yo, solamente, me percaté de que quien firmaba aquellos artículos poseía un gran talento, una cultura adquirida a tiempo, manejada sin impertinencias, con elegancia natural, sin la ridícula aceptación del “parvenu”. Y una vibrante sensibilidad solicitada por muchas cosas diversas. Hice honor a aquellos artículos...y nada más².

En peu de temps, cette signature apparaît dans plusieurs journaux à niveau national comme *El Sol*, *La Revista de las Españas* de Madrid. La vie professionnelle de Consuelo Berges se déploie de plus en plus rapidement, et ses points de vue commencent à susciter un fort intérêt chez les grands intellectuels de l'époque comme Clara Campoamor, Ortega y Gasset, Concha Espina, etc. avec lesquels elle maintient une correspondance épistolaire.

2.2. Premier exil. L'Amérique du Sud.

Consuelo Berges acquiert un ton sincère, elle écrit tout ce qu'elle pense sans détournements. Elle se considère libre en tant qu'être humain et femme surtout, et elle exerce son droit à la liberté d'expression. Pourtant, le cadre historique commence à être un empêchement, et il ne favorise plus la liberté dont elle profite dans ses écrits. Le 13 septembre de 1923 Miguel Primo de Rivera, Capitaine Général de la Catalogne, fait un coup d'état et ce qu'on avait appelé le système de la Restauration en Espagne arrive à la fin. Le régime était submergé depuis longtemps dans une profonde crise qui provoque petit à petit l'essor des nationalismes. Le coup d'état reçoit finalement l'appui du Roi Alfonso XIII, de l'Église et de l'armée, mais ce qu'ils ne savent pas c'est que ce soutien es amènera à une dictature. Des décisions politiques comme l'interdiction de l'activité des partis politiques et des associations ouvrières et l'établissement d'une stricte censure de presse, obligent Consuelo Berges à abandonner l'Espagne. Il s'agit de choisir entre la perte d'une liberté qu'elle avait déjà

² Ce fragment correspond à l'article *El mundo, desde España* de Victor de la Serna, dédié à Consuelo Berges et publié dans le journal *El Cantábrico*, Diario de la Montaña, Enero, 7 de 1931. Nº 13.005

expérimentée ou de la chercher à l'étranger pour pouvoir contribuer à une lutte qui n'était pas tout à fait perdue.

La journaliste part donc pour le Pérou en 1926, puisqu'en ce moment là, l'Amérique du Sud était en plein essor. Elle s'installe alors à Arequipa, ville où sa cousine, Julia Gutiérrez, est déjà installée depuis quelques années travaillant dans une librairie dont elle est la propriétaire. Là, grâce à ses études d'éducation, elle commence à travailler à l'université comme professeur de grammaire. Cela, lui ouvre des portes à de nombreux cercles intellectuels et culturels sud-américains, et lui permet de collaborer dans le journal *Las Noticias* où elle reprend son ton essayiste, laissé en arrière. En novembre 1928, elle prononce une conférence à l'Universidad de San Agustín (Arequipa)³, où il y a quelques jours, le gouvernement de Leguía avait participé violemment dans la Faculté de Droit à cause d'une nouvelle agitation politique chez les étudiants.

Sous le titre *Los Mitos Indianistas*, Consuelo Berges fait une critique à l'indianisme, topique littéraire et pseudo-philosophique, qui est à la mode en Amérique et, qui essaie de créer une culture indépendante de la culture et la société européenne. Même si elle considère parfois difficile d'expliquer ce qui nous mène à nous positionner dans les conflits, elle l'essaie à travers *l'Aventura de los galeotes de Don Quijote de la Mancha*. Elle établit donc, un parallélisme entre elle et Don Quichotte en tant que défenseurs, dans la plupart de cas, d'une minorité contre toute une majorité, et dans ceci, selon elle, il s'agit de toute une société américaine contre une minorité qu'ils considèrent comme des traîtres. Ce positionnement lui permet ainsi de justifier son opposition contre l'état juvénile en essor nommé l'indianisme, où elle trouve un grand sentiment antiespagnol et d'hispanophobie. Ceux-ci soutiennent coûte que coûte une culture propre en accusant des problèmes économiques et sociales les colonisateurs espagnols d'il y a quatre cent ans.

À son avis, le convenable dans cette question est d'arrêter de parler pour faire des écrits historiques qui approuvent des lois pour améliorer une situation

³ Cette conférence sera introduite postérieurement dans son premier publication littéraire, *Los Mitos Indianistas*, Escalas, 1930 à Buenos Aires.

concrète et, surtout, actuelle, n'attribuant pas d'importance aux antécédents. Pour elle, n'importe pas si nous venons de l'Amérique ou de l'Europe, parce que nous sommes tous une planète ; et par ailleurs, quand elle arriva en Amérique, espérant voir quelque chose de nouveau, elle vit le même ciel, le même paysage et les mêmes personnes qu'elle avait connus dans son pays occidental. Une culture à la fin est produite par des circonstances historiques imprévisibles qu'on ne peut pas, avant tout, diriger avec notre volonté consciente des êtres humains. C'est avec cette idée qu'elle conclut le discours:

Renunciad vosotros, indianistas, a la esperanza de fabricar una cultura para vuestro exclusivo uso continental, porque ella no es posible y porque, aunque lo fuera, una cultura no es cosa que se crea por el propósito consciente de una élite, ni siquiera de un pueblo, ni aun de todo un continente –que por otra parte, nunca ha de coincidir en semejante anhelo. – (BERGES,1930 : 80)

En 1928, sa cousine Julia Gutiérrez décide de retourner à Santander pour voir ses enfants, et Consuelo Berges opte pour aller à Buenos Aires (Argentine). Très tôt, on trouve son nom à la fin des articles publiés dans le journal de Buenos Aires *La Nación* et dans *El Diario Español*, celui-ci dirigé par l'ambassadeur espagnol en Argentine, Ramiro de Maetzu, qui essaie de reconduire les espagnols résident en Argentine vers la cause de Primo de Rivera en Espagne. Ce qu'il ne sait pas c'est qu'en même temps Consuelo Berges, avec la plus claire des transparences, y écrit des articles incendiaires contre la politique dictatoriale du général.

Un an plus tard, en 1929, elle devient la directrice de la revue *Cantabria*, soutenue par le Centro Montañés et elle commence à travailler comme secrétaire d'un comité des bourses pour des étudiants de l'Université de Madrid. Introduite déjà dans l'ambiance intellectuelle d'Argentine, elle noue une grande amitié avec Concha Méndez, car elles sont dans la même situation. Ce sont deux jeunes femmes qu'ont quitté l'Espagne pour pouvoir continuer leurs vies d'écrivaines et poursuivre un rêve qui était à l'époque, à la portée de peu de femmes. Cette compénétration on la voit dans les prologues croisés qu'elles se

dédient dans leurs œuvres où elles exaltent leur façon d'écrire, leur ton, leur style et leur grand caractère intellectuel. Natividad Ortiz dans son livre *Masonas y Republicanas* montre avec une citation de Concha Méndez qu'elles se font des éloges et se montrent privilégiées de se connaître, même si les conditions ne sont pas les meilleures : « A Consuelo le dediqué un poema, el único que recuerdo completo entre todos los que he escrito en mi vida ».

En 1930, elle publie son premier livre intitulé *Escalas*, qu'elle commence avec huit séguedilles que Concha Méndez lui dédie et desquelles j'ai choisi le numéro six :

Tú, de Castilla del Norte;
Yo, la del Centro.
Se unieron dos Castillas
En nuestro encuentro.

No te despejes
De ese ensueño que llevas.
Consuelo Berges. (BERGES, 1930 : 15-23)

Escalas s'agit d'un recueil d'essais où l'on trouve l'expérience de son voyage en Amérique du Sud et ses pensées les plus intimes sur le continent. Dans l'essai *La Escala del Español*, elle fait une sorte de justification de la raison de son voyage sous la forme d'un dialogue entre un américain et un espagnol acquérant un ton fraternel. Vu que l'espagnol trouve un paysage et une société très pareils à ceux d'Espagne, l'américain se demande le pourquoi de ce voyage : c'est un voyage mené par le désir de fortune dans un territoire encore sans exploiter? Or, l'espagnol se justifie; ce n'est pas un voyage principalement lucratif pour lui, il pense qu'en tant qu'espagnol, il existe une nécessité culturelle et historique d'y aller: « El Corán prescribe a todo creyente la obligación (...) de realizar en el curso de su vida siquiera una peregrinación al santuario de la Meca; la religión natural de los españoles nos prescribe (...) hacer una peregrinación al Continente Americano.» (BERGES, 1930: 46-47)

Consuelo Berges, amatrice de la poésie, écrit aussi *Sobre el Paisaje Americano*, où elle fait référence à tous les lieux qu'elle a visités en Amérique, réfléchissant en même temps, sur les sentiments évoqués par ces paysages et leur caractère poétique. Elle expérimente une immesurable admiration voyant des paysages comme celui des Andes, mais quand elle veut la convertir en poésie, c'est impossible. Le fait d'être devant toute une immensité naturelle, lui fait tomber dans l'abstrait et « Lo abstracto es esencialmente antipoético, porque en su hueca inmensidad no encuentran resonancia los pasos líricos del alma individual, principio y fin de toda poesía. » (BERGES, 1930: 31-32) Elle pense donc, que cela est dû au manque des références dans le paysage qui conduisent l'écrivain vers l'inspiration littéraire. Tout voyageur fait des comparaisons entre le lieu d'où il vient et celui où il arrive pour la première fois, c'est presque une nécessité humaine qu'on peut percevoir en plus dans l'art et la littérature. C'est pour cette raison que Consuelo Berges ne peut pas éviter le fait de trouver des différences entre le paysage européen, où elle voit de la nature, de l'histoire et de l'art entremêlés ; et le paysage américain, paysage encore vierge et non-animé par la présence de l'homme. De cette façon, elle revendique la nécessité de l'homme dans ce paysage, elle est sûre qu'il y eut un Cid sud-américain mais, il n'y eut pas un poète pour le refléter.

Ce livre arrive rapidement en Espagne et des journalistes comme Victor de la Serna appuient dans *El Cantábrico* la première œuvre littéraire de Berges :

Deberemos clasificar Escalas entre los libros de ensayos. Una escala de temas diversos suscitados ante la sensibilidad de Consuelo Berges por hechos y problemas de distintos paralelos. Todo ello conseguido dentro de un estilo maravillosamente limpio, sobrio y actual, envidiable estilo de escritor moderno.⁴

⁴ Fragment de l'article *El mundo, desde España*, écrit par Victor de la Serna dans le journal *El Cantábrico*, le 7 janvier 1931, n°13005, déjà mentionné dans ce travail. Il parle de l'écrivain espagnol face à la littérature étrangère qui entre en Espagne en ce moment. Il mentionne des écrivaines qui sont en Espagne comme Concha Espina et des exilées comme Consuelo Berges. C'est une littérature espagnole sans frontières.

2.3. Retour en Espagne. Engagement à la Maçonnerie.

Pendant ce temps, en Espagne se crée de plus en plus une forte opposition contre la dictature de Primo de Rivera et le 14 avril 1931 on proclame la République et le roi se voit obligé à partir en exil. Cette nouvelle tellement espérée par Consuelo Berges, la pousse immédiatement à faire les valises pour retourner en Espagne. Main dans la main, Consuelo Berges et Concha Méndez vont de Buenos-Aires à Paris, où elles s'installent avec la cousine éloignée de Consuelo Berges, le peintre Marie Blanchard, qui s'était convertie au catholicisme de même que son ami Paul Claudel. Celle-ci invite à Consuelo Berges, anticléricale et anarchiste, à visiter des églises et à assister des messes, c'est pour cela que Consuelo Berges évite finalement de la côtoyer.

Trois mois après, elles décident d'entrer en Espagne. Consuelo Berges ne se permet pas de perdre plus de temps, elle veut vivre l'effervescence politique et culturelle de la République de même que la liberté, celle qu'on lui avait arrachée cinq années auparavant. À la fin de 1931, Consuelo s'installe enfin à Madrid et elle vit grâce aux articles publiés dans des journaux et des revues où elle soutient ses idées libertaires et en faveur du vote féminin. C'est une étape chargée d'émotions pour l'écrivaine ; elle a le sentiment de liberté à fleur de peau et il n'y a personne qui lui empêche de dire les choses telles qu'elle les pense. Républicaine, mais femme aussi, elle commence à réclamer les mêmes droits que les hommes dans toutes les domaines : dans les bureaux, dans la maison, dans le travail... de la même manière que l'une de ses meilleures amies de l'époque, Clara Campoamor. Après la Dictature, Clara Campoamor intervient de façon directe dans la République et invite Consuelo Berges à travailler avec elle pour le suffrage féminin et les droits de la femme espagnole. Or, Consuelo Berges refuse tous ces postes politiques, elle préfère de continuer à écrire et ainsi, lutter d'une manière plus cachée. Elle est une femme discrète, qui n'aime pas trop les actes publics, elle se suffit d'avoir un papier et un stylo pour se manifester. Elle est le meilleur exemple de ce type de personnes qui parlent mieux avec la main qu'avec la langue.

Elle commence donc à travailler comme bibliothécaire dans le Archivo de la Junta Provincial de Beneficiencia et elle fait des publications dans la CNT (Confederación Nacional del Trabajo) et la FAI (Federación Anarquista Ibérica). Sa participation dans les sujets féministes est de plus en plus fréquente, et on peut la voir même comme l'une des responsables du comité de rédaction dans la revue *Cultura Integral y Femenina*. Ici, elle ne parle pas seulement des droits de la femme, mais aussi de la participation du genre dans des questions politiques du moment. De façon très directe, trait essentiel de sa personnalité, elle invite les femmes à participer dans la cause et à augmenter leurs horizons culturels.

Cependant, sa participation sociale, politique et culturelle ne finit pas ici et Consuelo Berges la répand dans l'institution historique et internationale de la Maçonnerie, nommée aussi la Franc-maçonnerie. Malheureusement, on ne conserve pas sa carte d'initiation, mais j'ai pu constater dans El Centro Documental de la Memoria Histórica de Salamanca qu'il y a d'autres documents qui portent son nom. Nom, au fait, difficile à trouver, car il apparaît écrit des toutes les manières possibles (Verges, Berges, Berger ou Bergés) à cause du manque d'identité dans le Régime Franquiste et l'utilisation des premières machines à écrire, où *b* et *v* sont l'un à côté de l'autre⁵. Grâce à ces documents, on sait qu'elle commence dans la Maçonnerie de la Logia de Adopción Amor de Madrid à peine quelque mois après son arrivée en Espagne, car elle publie des articles dans El Boletín de la Gran Logia Española, dont toutes les loges dépendaient. De tous ces articles, on doit en remarquer un en spécial : *La Mujer y la Masonería*, qui apparaît de la page dix-sept à la page vingt du bulletin d'Août- Septembre de 1932. Sous la forme d'un texte expositif-argumentatif, Consuelo Berges réclame l'égalité d'hommes et de femmes dans l'Institution par laquelle elle travaille. Sa Logia de Adopción Amor est constitué par tout un groupe des femmes qui ne sont pas à l'hauteur des autres loges dont la participation est masculine. Elle commence ainsi par exposer l'intérêt principal

⁵ Après l'avoir cherché comme Berges Rábago, Consuelo et ne pas la trouver, on a commencé à la chercher avec *V*. Et c'est celle-ci l'explication que les chercheurs de El Centro de la Memoria Histórica de Salamanca m'ont donné par rapport aux variantes du nom de famille de Consuelo.

de l'institution de la Maçonnerie, c'est-à-dire, l'initiative progressiste et la lutte pour une justice égale pour tous. Profitant de cet objectif, elle n'accepte pas que la femme soit une figure inférieure dans une institution qui repose sur les valeurs de la justice et de l'égalité communes. De cette manière, Consuelo Berges affirme que son lutte va être toujours active contre les injustices, surtout s'il s'agit de toute une communauté sociale:

Anuncio, pues, que, con todos los derechos que me asigne la democracia y la libertad de expresión masónicas, yo reclamaré siempre, hasta la pesadez, repitiendo todos los argumentos que haya que repetir, renunciando a toda originalidad (...); yo reclamaré siempre la reivindicación del sexo femenino dentro de la Masonería. (BERGES, 1932: 18)

Ensuite, elle passe à mentionner les arguments que les hommes soutiennent par rapport à l'infériorité des femmes, comme par exemple que les femmes n'ont pas la même capacité que les hommes parce qu'elles ne sont pas préparées, qu'en France on avait déjà essayé d'incorporer les femmes dans les charges importantes mais que tout avait mal tourné, etc. Cela résulte anachronique pour Consuelo Berges, qui essaie donc de réfuter chacun d'eux toujours faisant allusion aux objectifs de la doctrine maçonnique :

¡Qué las mujeres no estamos preparadas!... Si esto lo aduce una mujer, es una frívola afirmación (...) Si lo argumenta un hombre además de frívolo, es de una divertida petulancia. No se me alcanza en virtud de qué convencimiento cabe afirmar que un hombre, al recibir la luz masónica, es dueño ni de mayor preparación ni de aptitud más excelente que la de una mujer. (...) Que me perdone el hermano aludido; pero yo tengo que decir que modo tal de enfocar la cuestión es notoriamente sofístico. Apurando el sofisma, yo podría argumentar, con sinrazón equivalente, que si es norma masónica renunciar a todo privilegio y a todo derecho, el sexo masculino tendría que declinar automáticamente su plenitud de derechos y jerarquías masónicas. (BERGES, 1932: 19)

Dernièrement, après avoir réfuté toutes les affirmations de ses collègues du travail, elle rappelle ce que le féminisme veut dire, en concret elle remarque son caractère de groupe, de collectivité. Elle affirme que c'est vrai que, grâce à son statut social, il y a des femmes qui n'ont jamais eu des problèmes au niveau

du travail, mais il s'agit cependant d'aplanir le chemin pour toutes les femmes, évitant les exceptions privilégiées. Elle termine ainsi remarquant que le féminisme évoque tout le contraire d'individualisme, car il faut aller plus loin pour qu'aucune femme ne naisse, ne grandisse et ne meure dans un monde d'infériorité.

La Logia de Adopción Amor n'est pas la seule loge où Consuelo est présente, elle participe un peu plus tard dans la Logia Reivindicación, loge de caractère féminine aussi. On la situe en concret, le 10 Novembre 1932 dans une réunion maçonnique avec plus de femmes où toutes elles profitent du moment pour faire des discours et des déclarations féministes. Elles exposent ce qu'elles sont capables de faire, rien de plus et rien de moins, que les mêmes choses que les hommes qui y sont présents. En ce moment, Consuelo Berges et ces femmes peuvent aspirer seulement aux premiers quatre grades de l'institution. Alors, elles démontrent une fois de plus, qu'elles méritent l'égalité et le même droit qu'eux pour être présentes dans les postes les plus hauts de la maçonnerie.

Ce discours dut être très apprécié de la part des assistants masculins, puisqu'un an plus tard, Consuelo Berges apparaît dans la page vingt-quatre de El Boletín nº1 de *La Liga de los Derechos del Hombre* comme la Secretaria de Actas dans la Junta General. Faisant le premier pas, Consuelo Berges est la première femme à obtenir un poste maçonnique principal.

Le travail dans la Maçonnerie marque dans la vie de Consuelo Berges, la période la plus revendicative, un moment de lutte sans frontières. L'égalité est un sujet d'actualité, et la participation indirecte dans la politique devient son inspiration à l'heure d'écrire. Elle partage beaucoup d'idées avec Clara Campoamor et elles décident de créer ensemble *Unión Republicana Femenina*. Cette association réclame selon Consuelo Berges dans un article publié dans la revue *Cultura Integral Femenina* en 1933 six principes que j'ai trouvés cités par Natividad Ortiz dans *Masonas y Republicanas*.

Primero: la defensa y protección de los derechos políticos, jurídicos y sociales de la mujer. Segundo: al defensa del derecho y protección del niño. Tercero: la

educación política y social del ciudadano. Cuarto: la preparación de la mujer para el ejercicio de sus deberes cívicos activos y pasivos. Quinto: la divulgación y exposición de los modernos principios internacionales de fraternidad, inteligencia de los pueblos y pacifismo. Sexto: Cuantos tengan análogo fin.

Cette association travaille alors comme une école en faveur d'une éducation politique pour les femmes. Le temps du silence et de soumission dans la maison doit terminer, la femme est capable d'avoir sa propre voix et de donner son propre avis. Mais, malgré la participation féminine enfin obtenue dans le suffrage dans les partis républicains, Consuelo Berges est consciente des problèmes encore présents. Et même si elle avait de la parole dans ses écrits et qu'on avait avancé un peu plus loin, elle dut sentir encore, parmi beaucoup de femmes, la supériorité des hommes dans leur travail ; tout cela provoquait une sensation inconfortable, car les femmes ne se sentaient pas à l'aise dans une ambiance d'hommes, et les hommes n'aimaient pas partager leur travail avec des femmes, inférieurs, selon eux en ce moment.

2.4. Deuxième exil. La France.

On est dans un temps de progrès. La Constitution de 1931 de la Deuxième République reconnaît le suffrage féminin, les femmes peuvent se présenter comme des représentantes des partis politiques et on les voit participer petit à petit dans quelques travaux que jusque là, seulement étaient attribués aux hommes. Or, il y a une bonne partie d'Espagne qui n'est pas d'accord avec ce libertinage, et l'année 1936 arrive malheureusement avec un nouveau coup d'État de la part des groupes militaires sous la direction du général Mola. Ils veulent la restauration de l'ordre et l'autorité, ainsi que la défense de l'unité d'Espagne et de la religion catholique. Ils n'ont pas plus d'objectifs fixes, mais ils ont un ton antidémocratique et un caractère anticommuniste, c'est pourquoi le suffrage féminin risque d'être interdit encore une autre fois. C'est-à-dire, ils ont toutes les caractéristiques de ce qu'il était arrivé à l'époque de la dictature de Primo de Rivera 6 années auparavant. Le soulèvement commence à Melilla et avec l'entrée de Francisco Franco, militaire en ce moment, s'étend peu à peu

dans le territoire espagnol. Cependant, le soulèvement n'est pas admis dans tout le pays, et la résistance entre les deux bandes idéologiques provoque le commencement d'une Guerre Civile.

La situation de guerre change la vie de tous, inclue celle de Consuelo Berges, qui laisse tout ce qu'elle a à Madrid pour accompagner des enfants orphelins à Barcelone afin de les protéger des bombes. Avant la guerre, ces enfants étaient accueillis dans des institutions religieuses, mais vu que la capitale est le principal objectif des conservateurs, on décide de les emmener au centre de mineurs du Buen Pastor, situé à Granollers (Barcelone). Une fois de plus, Consuelo Berges nous laisse voir qu'elle ne craint pas la mort, elle est courageuse et elle risque sa vie pour celles des enfants orphelins. Là, Consuelo Berges essaie de reconstruire sa vie et continuer son travail comme écrivaine. De cette manière, elle collabore avec des revues comme *Mujeres Libres* qui est dans la même ligne féministe qu'elle défend. En plus de revue, *Mujeres Libres* est aussi une association de femmes qui s'occupe de l'éducation et le travail de la femme. C'est un essai de sensibilisation de la femme dans tous les ordres de la vie où notre écrivaine essaie de faire sortir aux femmes de l'analphabétisme. La guerre leur détourne l'attention qu'elles avaient déjà obtenue et elles doivent créer leur propre révolution pour reprendre leur place dans la société. Elles revendiquent ainsi leurs droits à niveau social et familial, luttent pour un travail digne, donnent de l'information sur les contraceptifs et dénoncent la prostitution. En même temps, Francisco Franco, déjà général militaire en tête de la bande antirépublicaine, gagne peu à peu les territoires du nord de l'Espagne et l'échec des républicains est presque inévitable. Barcelona est prise en 1939 et le gouvernement républicain prend l'exil en France avant le commencement des représailles d'une nouvelle dictature sous le pouvoir de Franco. En février 1939, Consuelo Berges échappe entre les bombardements par Gerona direction Port-Bou, où elle prendrait un train. Cependant, elle y est retenue et conduite à Cerbère (Pyrénées-Orientales). À Perpignan elle peut échapper quelques minutes, mais elle est arrêtée et emmenée dans un camp de concentration à la

capitale de la Haute Loire. Des hommes, des femmes et des enfants se voient clôturés dans de mauvaises conditions, et tout à coup tous deviennent des égaux. De centaines des malades sont décédés à côté de Consuelo Berges. Elle ne supporte pas une seconde de plus cette situation-ci et réagit en organisant un plan de fuite avec un groupe de personnes. À cette occasion, la fuite réussit et toute seule et sans aucun document d'identité, elle arrive à Paris. Là, elle est accueillie par deux amis de Barcelone y installés, Baltasar Lobo et Mercedes Comaposada Guillén, à l'aide aussi de Picasso. Clandestinement elle y vit quatre ans comme professeure d'espagnol et écrivant dans des journaux argentins. Qui allait dire qu'elle vivrait de cette manière dans le Paris qu'elle avait connu dans les livres de Balzac et de Victor Hugo ? Parce que non seulement elle vivait en cachette de l'autorité espagnole, mais voyant aussi un Paris qui participe dans la Seconde Guerre Mondiale et qui commence à être occupée par les nazis.

Un jour de 1943, tout tourne mal pour Consuelo Berges. Elle le raconte ainsi dans son dernière entretien dans le journal *Alerta* rédigé en 1986 par Gloria Ruiz: « quise conseguir unos zapatos, de aquellos de suela de madera, que no eran para mí, y al solicitarlos me pidieron mi documentación, con lo que se descubrió que yo no estaba donde, según la ley, yo tenía que estar». Les allemands pensent rapidement qu'elle est juive et ils l'arrêtent. Quelle option était la pire, dire qu'elle est espagnole et retourner en Espagne, pays qui vivait déjà une forte dictature, ou s'inventer qu'elle est juive afin d'y rester? La mort et la prison sont présentes des deux côtés mais, comme elle ne savait pas encore ce qu'il arriverait dans les camps de concentration nazis, elle essaie de maintenir la confusion. Malgré tout son effort, les allemands se rendent compte qu'elle est espagnole et ils l'annoncent aux autorités espagnoles, qui ordonnent son retour à la frontière France-Espagne dans un camp de concentration.

2.5. Retour en Espagne. Exil intérieur à l'ombre de la littérature française.

Une fois en Espagne, Consuelo Berges évite la prison et les possibles tortures y vécues, grâce à Victor de la Serna, son ami dès son début journalistique, et sa mère Concha Espina. Victor de la Serna était militant de La

Falange Española et à cette époque là, il écrit une littérature qui élève le Régime Franquiste. Mais son amitié avec Consuelo Berges est plus forte qu'une idéologie, même si en ce moment la situation n'est pas si simple que cela, car tous ceux qui avaient lutté pour la République étaient durement condamnés.

Elle s'installe, malgré elle, à Madrid ; c'est le moment d'échanger un exil extérieur contre un exil intérieur. Elle préférerait les bombardements de la Seconde Guerre Mondiale à Paris au fait de vivre en Espagne en silence. Maintenant, elle ne peut rien dire contre le Régime. Autrement dit, à partir de cet instant, elle ne peut pas être elle-même, une Consuelo Berges qui parle sans mâcher ses mots, sans peur de ce qu'on peut dire et avec une idée très claire : la lutte pour la liberté et l'égalité des femmes. Elle vit dans un monde totalement changé, tout ce qu'on avait gagné dans la période de la Deuxième République avait disparu, comme si quelqu'un avait utilisé de la magie. Le rôle des femmes recule considérablement, et elles doivent être à la maison pour servir l'homme, et bien sûr, elles ne peuvent pas participer à la vie professionnelle, car cela appartenait seulement à la vie des hommes.

Pour éviter la prison, elle ne peut pas exercer comme professeure et écrire des articles dans des journaux. Comme elle doit vivre de quelque chose, elle se réfugie dans ce qui avait été sa passion de l'adolescence : la littérature française. Elle commence donc à traduire à l'espagnol de grandes œuvres de la littérature française écrites par des auteurs comme Balzac, Flaubert, Proust, Stendhal...Or, comme dit elle-même dans l'entretien de 1986 déjà mentionnée préalablement dans le journal Alerta, Stendhal est sans doute son préféré : « Stendhal es el único autor de su época que permanece vivo; aún hoy se le puede leer como si de hoy fuera. A Proust le he disfrutado y he luchado con él para traducirlo, pero no le amo como a Stendhal.» Toute l'entretien est marquée par la déclaration d'amour de Consuelo Berges à Stendhal. Elle se dit elle-même « stendhaliste » cent pour cent non seulement pour son œuvre littéraire, mais pour sa valeur intellectuelle et personnelle: «Así, en efecto, ama y admira a Stendhal el verdadero stendhalista, el que en la literatura pasa por encima de la

literatura y busca en el autor afinidades entrañables, valores esenciales, inteligencia y sensibilidad sin ganga...» (BERGES, 1983 : 11)

Ainsi, elle démontre toute cette passion dans l'une de ses œuvres en guise d'éloge : *Stendhal y su mundo*, publiée en 1983. Dans ce livre, Consuelo Berges fait une réflexion de la vie de Stendhal et sa production sous la forme d'une biographie et le décrit comme « Exjacobino, exdragón, poeta dramático en potencia, filósofo en esencia, vivisector del corazón humano, hijo aún no emancipado de Rousseau ; de este mozo supersentimental y superinteligente, gran teórico del amor» (BERGES, 1983: 108)

Grâce aux correspondances de Stendhal avec sa sœur Pauline et à son œuvre autobiographique *Vie de Henry Brulard*, elle nous laisse voir aussi qu'il existe un parallélisme entre sa vie et ses œuvres. Selon elle, Stendhal donne à chaque personnage principal quelques traits de sa personnalité et les dote des caractéristiques physiques et d'anecdotes propres. Un exemple de cela apparaît dans le *Rouge et le Noir*, où le personnage principal, Julien, qui vient d'un quartier de Grenoble comme lui, acquiert le sentiment révolutionnaire et napoléonien de Stendhal, de même que la figure de Madame de Rênal est inspirée d'une femme qu'il aime, Madame Daru, aussi plus âgée que lui et mariée.

En même temps qu'elle analyse sa vie et ses œuvres, Consuelo Berges ne peut pas passer inaperçue et laisse dans chaque page un petit morceau d'elle-même avec ses fréquentes exaltations et opinions personnelles : « No se trata, claro está, de reivindicar para el protagonista de esta historia [Stendhal] laureles y entorchados que él no pretendió nunca –¡Cómo se burlaría Stendhal de este supuesto propósito ! –» (BERGES, 1983: 162) Ce sont des déclarations tellement intimes qu'il nous semble en tant que lecteurs qu'ils ont coïncidé dans le temps, même nous dirions qu'ils se sont connus: « Es, de toda su vida, la época en la que Stendhal ha sido menos soi-même » (BERGES, 1983: 142) Mais malgré elle, ce n'est pas le cas, et on peut dire que le fait de l'avoir étudié pendant toute sa vie,

lui donne une forte sécurité à l'heure d'en parler, qui peut être confondue avec leur connaissance physique et personnelle.

La réflexion est aussi présente de la part de Consuelo Berges. La vie et les pensées de Stendhal évoquent chez elle des sentiments qui la mènent à réfléchir sur des thèmes de l'Espagne où elle vit. Stendhal aime l'Espagne, même s'il n'y a jamais été, et tout ce qui est chargé d'un esprit espagnol. Cela crée chez-elle un sentiment d'incertitude, qui est répondu toute de suite: « ¿Pensaría hoy Stendhal lo que pensaba entonces de estas gentes españolas? Quiero creer que sí habría podido pensarlo durante la lucha del pueblo español que en 1936 atrajo a España a las brigadas internacionales.» (BERGES, 1983: 280)

Son admiration pour lui fait qu'elle évite ce qu'elle n'aime pas de l'auteur et donne une réponse de justification, même si elle sent une contradiction en même temps. Le meilleur exemple de cette idée, c'est par rapport au féminisme, lutte indispensable dans le travail de Consuelo Berges, en affirmant :

Es de advertir que Stendhal, en cuya obra no se encuentra el menos gesto de superioridad varonil sobre la mujer –recuérdese el capítulo feminista en “Del Amor” –, muestra escasa estimación por las escritoras (...) Y me resisto a tomar en serio aquella frase que escribió en una carta a Eugenia de Montijo, siendo esta todavía una niña: «Il ne faut pas qu'une femme écrive» (BERGES, 1983: 270)

Le message est très clair, mais Consuelo Berges ne veut pas l'admettre, peut-être à cause de la rage. Elle a pu lire dès très petite, le côté féministe de l'œuvre de Stendhal et elle essaie de se convaincre qu'il ne peut pas avoir dit cela sérieusement. Cependant, elle est consciente de la gravité de la phrase et elle décide de l'avertir. Ses valeurs sont très claires et elle lutte une fois encore contre ce qu'elle n'aime pas. Quant au style, Consuelo Berges dans *Stendhal y su mundo*, change un peu la manière d'écrire par rapport aux articles déjà mentionnés et à son œuvre de jeunesse *Escalas*. Elle laisse voir encore les traits les plus forts de sa personnalité, mais elle ne passe pas des généralités, peut-être parce qu'il s'agit d'une biographie, genre littéraire où on doit se limiter à la vie

d'un personnage. Sa vie littéraire est abandonnée à cause de la situation où elle est soumise, mais on sait quand-même qu'on est en train de lire une œuvre de Consuelo Berges. Ses opinions et ses expressions nous laissent voir encore sa rustre présence. *Mozo, mozuelo, zagala, ventanuco*, etc. sont des mots y récurrents, dotant le texte d'un ton très rustique et antique (on ne doit pas oublier qu'elle est déjà une ancienne de presque 70 ans.) Cela est également présent dans la façon dont elle se dirige aux gens importants dans la vie de Stendhal, puisqu'elle met l'article devant le nom : « La Curial » (BERGES, 1983 :235) Les expressions y utilisées sont aussi très archaïques aujourd'hui, comme par exemple celle où elle fait référence à la manière de draguer : « Como el gallo que infla el penacho y la gorguera de su cuello para hacer la rueda... » (BERGES, 1983 :108) Elle a un très ample vocabulaire, mais parfois elle n'est pas capable de s'exprimer avec des mots en espagnol, ce qui fait qu'il y ait beaucoup de phrases et de mots en français, quelque fois inutilement ; elle croit que cela aurait pu constituer un empêchement à l'heure de lire pour celui qui ne comprend pas le français. On trouve ainsi « No sólo *pour les besoins physiques* » (BERGES, 1983 :147), un peu plus tard : « No le hacen tampoco *maître de requêtes* » (BERGES, 1983 :153) et dans les pages suivantes « Todas esas *boutades* » (BERGES, 1983: 219) et « Encierran más de un *beau crime* » (BERGES, 1983 :256)

En plus, elle acquiert une organisation du texte pareil à celle de Stendhal, car elle commence chaque chapitre du livre avec une citation dans la partie haute à droite. Dans un clair clin d'œil à *Le Rouge et le Noir* qu'on voit déjà dans *Escalas* en 1930, cela fait preuve de la présence de Stendhal chez Consuelo Berges dès le début de sa carrière littéraire. Les livres de Stendhal sont ceux qui servent de livre scolaire pour une petite fille de 15 ans, et le style acquis est présent comme une façon d'écrire qu'elle a apprise. Autrement dit, Stendhal dans ce cas fut aussi après sa mort un maître.

Mais la connexion n'est pas seulement due au fait qu'il « a enseigné » une Consuelo Berges qui ne pouvait pas aller à l'école, car on se rend compte après

avoir étudié leurs vies et leurs œuvres, qu'ils sont deux auteurs parallèles dans le temps. C'est-à-dire, ils ont appartenu aux siècles différents, mais ils ont à la fois beaucoup de similitudes, qui ne se trouvent pas explicites dans le texte, mais qui peuvent peut-être expliquer cette admiration et connexion de Consuelo Berges envers Stendhal. L'amour pour les lettres est le commencement de cette forte liaison, Consuelo Berges aime lire et se plonge très tôt dans les lectures de Stendhal. Tous les deux en vie collaborent dans le monde des lettres, écrivant des œuvres de caractère autobiographique qui les aide à mieux se connaître et à surmonter une partie de leur vie⁶.

L'idéologie est aussi assez pareille entre les deux. Ce sont deux personnages qui sont présents dans l'histoire de leurs pays, même si l'un de deux n'apparaît jamais dans les livres de textes. Stendhal est un romantique égotique et d'esprit révolutionnaire. Il aime la politique et se positionne contre la monarchie, c'est pour cela qu'il entre dans les troupes de Napoléon en charge des questions administratives. Il se sent différent des gens de son siècle et il le reflète surtout dans les correspondances déjà mentionnées avec sa sœur Pauline, où il s'exprime avec une sensibilité admirable parlant de l'histoire, la musique, la littérature, sa personnalité et ses anecdotes. On ne pourrait pas dire que Consuelo Berges est égotique, mais elle est sans doute une révolutionnaire. Le caractère antimonarchique de Stendhal on le retrouve en Espagne avec Consuelo Berges, qui pense que la République est le meilleur système politique pour équilibrer une Espagne très changeante à l'époque. Elle s'engage aussi aux projets politiques comme celui de Clara Campoamor *Unión Republicana Femenina*. Stendhal et Consuelo Berges ont une lutte différente mais les deux sont en avance sur leurs temps et se sentent parfois incompris. Pour cette raison, ils essaient de se cacher derrière un pseudonyme dans quelques unes des leurs contributions littéraires, comme une sorte de protection pour ne pas être découverts. Stendhal utilise des pseudonymes comme Bombet, Stendhal et

⁶ On parle de *Vie d'Henri Brulard* de Stendhal, qui est une œuvre autobiographique faite afin de se connaître et *d'Escalas* de Consuelo Berges, qui a des traits autobiographiques parce qu'elle est née d'un voyage d'exile.

Dominique et Consuelo Berges celui de Yasnaia Poliana, même si elle commence très tôt à signer avec son nom de famille.

Tous ces engagements idéologiques provoquent le déplacement géographique de deux auteurs. Stendhal parcourt pendant sa vie toute l'Italie et Londres pour des questions politiques. Il a l'opportunité ainsi de connaître d'autres réalités hors de la culture française. C'est un peu différent dans le cas de Consuelo Berges, qui se voit obligée à partir en exil premièrement en Amérique du Sud et après en France. La connaissance culturelle est peut-être plus forte chez Consuelo Berges ou, au moins, c'est ce qu'on peut voir dans *Escalas*. Elle part à un autre continent espérant quelque chose de nouveau et se trouve devant des gens totalement égaux à elle. Cependant, tous ces voyages enrichissent leurs connaissances intellectuelles et nourrissent la personnalité de chacun d'eux.

Finalement, ils sont étudiés après être morts. Les grandes œuvres littéraires de Stendhal qu'on connaît aujourd'hui n'ont pas de succès en vie de l'auteur. Ainsi l'écrit Consuelo Berges dans son œuvre *Stendhal y su mundo*: « Rojo y Negro, esa primera gran novela que hoy nos arrebató, obtuvo sólo dos artículos (...) y varias observaciones formuladas por carta al propio autor, que no brillan precisamente por su entusiasmo ni por su agudeza crítica.» (BERGES, 1983 :10) Aujourd'hui, Consuelo Berges est, de plus en plus, plus connue qu'avant, même si malheureusement n'a pas eu ni la troisième partie de connaissance publique que son modèle littéraire, Stendhal.

Pendant la dictature, Consuelo Berges d'une manière plus discrète qu'avant continue sa revendication féminine et décide de créer *la Enciclopedia de la Mujer*. Elle maintient son amitié par correspondance avec Concha Méndez, qui traverse un mauvais moment littéraire, et l'invite à participer de ce projet littéraire.

À l'âge de 84 ans on voit une Consuelo Berges très fragile physiquement, mais active quand même dans le domaine de la traduction. De cette manière, vu

qu'il y a peu de fonds économiques dirigés à cette discipline, elle sollicite au Ministère de Culture une bourse pour la création littéraire de la traduction.

Elle habite dans le quartier d'Argüelles et elle vit grâce aux droits d'auteur de ses traductions et aux 23.500 pesetas de *La Mutualidad de Escritores*. Elle est indignée par le peu d'importance qu'on lui donne à la culture en Espagne de la part du Ministère et refuse d'être lauréat des diplômes culturels. Très ancienne et sans famille directe, elle décide de donner tout son argent de droits d'auteur, actifs 70 ans après sa mort, à l'Asociación de Traductores, afin de créer El Premio Stendhal, prix à la meilleure traduction français-espagnol. Grâce à l'aide d'Alicia Yllera⁷ j'ai pu contacter avec l'antérieure secrétaire de l'association Maria Teresa Gallego Urrutía. Elle m'a raconté que le jury était formé de cinq membres auxquels il fallait envoyer le texte originel et la traduction correspondante. Quand le jury décidait le gagnant du prix, on convoquait un acte public dans des lieux différents selon l'année : l'Instituto francés, l'antérieure Sede de ACE Traductores dans la rue Sagasta, un café de Madrid, etc. et on envoyait une lettre à la presse qui serait publiée le lendemain. Malheureusement, il n'y avait pas suffisamment d'argent, le statut est expiré, les patrons sont décédés ou simplement se sont désintéressés et finalement El Premio Stendhal est disparu. Intéressée par la situation actuelle du prix, j'ai contacté aussi avec l'actuelle secrétaire Marta Sanchez- Nieves qu'avec Arturo Peral Santamaría et toute l'équipe s'occupent de réorganiser des archives et essaient de rétablir El Premio Stendhal pour qu'il ne tombe pas dans l'oubli.

Le 23 décembre de 1988, Consuelo Berges décède à l'âge de 89 ans. Témoin de deux guerres mondiales, une guerre civile, deux dictatures et deux exils, Consuelo Berges n'a jamais été fatiguée de lutter pour les droits des femmes, sans l'effrayer le prix qu'elle pourrait payer un jour pour ses mots. Le jour après sa mort, beaucoup de journaux publient sa photo sur la première page

⁷ Lauréat du Premio Stendhal en 2004 pour la traduction à l'espagnol de *Pantagruel* de François Rabelais.

et des articles comme celui de la traductrice Esther Benítez dans *El País* encensent le grand travail politique, culturel et social que Consuelo Berges a fait :

Consuelo Berges dejó mucho –enseñanza, ejemplo, entusiasmo- y vivió intensamente. Una señorita de provincias que en lugar de instalarse en un Chagáll se instaló primero en la aventura y, luego en la revolución, para terminar de perpetua conciencia crítica, recordándonos que la función del intelectual - y ella lo era- es batallar sin desmayo (...) Traductora por segunda vocación, Consuelo fue también una infatigable luchadora por nuestros derechos. En cuanto, veía un libro de un traductor amigo sin el copyright de la traducción se agarraba al teléfono y te echaba la bronca. En adelante, vamos echar de menos su voz áfona y como sin resuello.⁸

3. Consuelo Berges traductrice.

Le grand héritage intellectuel qu'on reçoit de Consuelo Berges est son travail dans le domaine de la traduction. Même si au début, cette discipline se présente dans sa vie comme un moyen qui lui permettra de survivre économiquement, elle adorait la langue française de même que la littérature française. Comme on a mentionné préalablement, elle a traduit des œuvres littéraires de Flaubert, Balzac, Proust, mais surtout de Stendhal. Celui-ci, considéré aujourd'hui comme le grand romancier du 19^e siècle, provoque chez Consuelo Berges une grande admiration, sentiment qu'elle explique en 1980 dans l'article *Consuelo Berges: "Un traductor debe ser, ante todo, un buen escritor"* publié dans le journal *El País*: « Impulsivamente te diré que le adoro, es mi gran amor, siempre fresco, siempre por descubrir...Para mí, traducir es siempre un reto maravilloso, una lucha con la palabra y este reto cobre tintes de exaltación cuando traduzco a Stendhal.»

Cette passion pour la traduction des œuvres de Stendhal, nous mène à nous en approcher pour mieux comprendre le sujet, c'est pour cette raison qu'on

⁸ Citation tirée de l'article en ligne *Poderosa voz áfona* publié dans le journal *El País* le 24 décembre de 1988 et rédigé par Esther Benítez : https://elpais.com/diario/1988/12/24/cultura/598921203_850215.html [14/04/2019]

a choisi *Le Rouge et le Noir*, paru en 1830 et traduit par Consuelo Berges en 1969, comme le point de départ de notre travail. Cependant, pour pouvoir bien juger la traduction de Consuelo Berges, on a choisi de surcroît la traduction de Juan Bravo, professeur à l'université de Castilla la Mancha, publiée en 1998. Même s'il y a beaucoup de critères qu'il faut prendre en compte à l'heure de traduire, il n'existe pas encore un manuel exact pour montrer le modèle de la bonne et unique traduction. C'est pour cela, que ce travail repose simplement sur des conclusions tirées à partir de l'étude comparative des deux traductions afin d'analyser les traits les plus caractéristiques chez Consuelo Berges dans son travail de traductrice.

3.1. Analyse contrastive des aspects formels : lexique, syntaxe, verbes et emprunts.

« La traduction consiste à reproduire dans la langue réceptrice le message de la langue source au moyen de l'équivalent le plus proche et le plus naturel, d'abord en ce qui concerne le sens, ensuite en ce qui concerne le style » (GARCÍA, 1982 : 29) Celle-ci est la définition qu'on trouve de traduction dans *Teoría y práctica de la traducción*. Le sens et le style sont les formes primordiales lorsqu'on commence à traduire, mais cela n'implique pas que le sens et le style soient pareils dans toutes les traductions. La traduction est une discipline qui ressort surtout pour être une matière où il n'y a pas une seule version valable. On dispose donc, d'une grande variété linguistique et syntactique où des éléments comme les synonymes, le contexte et la culture sont l'outil central. On essaie de reproduire le texte originel dans une autre langue tel quel, mais à la fin on devient d'une certaine façon, des créateurs littéraires à l'intérieur d'une œuvre déjà faite. Alors, la manipulation du texte originel est toujours présente, à tel point que notre personnalité littéraire peut être reflétée sur le choix des mots jusqu'à l'emphase qu'on décide de leur donner.

De cette manière, Consuelo Berges et Juan Bravo Castillo partent, tous les deux, du même récit, mais ils présentent dès la première ligne des différences

verbales, linguistiques et syntactiques. Pour mieux visualiser cette idée, nous allons faire des grilles de citations où l'on montre de manière parallèle les quatre dimensions de la traduction : la langue cible, le texte cible, la langue source et le texte source, c'est-à-dire, l'espagnol, les traductions de Consuelo et de Juan Bravo Castillo, le français, et le texte original de Stendhal.

1)

TEXTE ORIGINAL : STENDHAL	TRADUCTION 1 : CONSUELO BERGES	TRADUCTION 2 : JUAN BRAVO
« Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. » (p.12)	“Pero el viajero no tarda en descubrir con desagrado cierto aire de satisfacción de sí mismo y de su ciencia, unida a un no sé qué de limitado y de falta de personalidad. (p.12)	“Igualmente, el viajero parisino notará en él un aire de complacencia y de suficiencia, unida a un no sé qué de limitación y poca inventiva.” (p.54)

Dans ce premier exemple les différences sont notables dès le premier mot. Les connecteurs sont des éléments essentiels dans l'ensemble du récit et il est fondamental de bien les traduire puisqu'ils non seulement relient le texte mais ils collaborent dans son sens global. Ici, dans le texte originel, on connecte une phrase avec la précédente à partir de la conjonction adversative « mais » qui exprime contrariété et opposition, marquant une rupture entre les deux propositions. Dans ce cas, Consuelo Berges et Juan Bravo Castillo sont très éloignés l'un de l'autre dans leurs traductions. Consuelo Berges décide de faire une traduction littéraire du connecteur sachant qu'il existe en espagnol le même mot utilisé dans le même sens. Cependant, Juan Bravo introduit un « igualmente » perdant ainsi la péremptoire rupture entre les deux éléments, même s'il donne un sens de « quand même ».

La structure de la phrase change aussi dans le deux cas pour la présence de l'adverbe « bientôt » au début de phrase. Consuelo Berges ne le traduit pas

d'une manière littéraire (« pronto ») mais elle refait la phrase se servant de la négation, « no tarda en» peut-être dans le sens de rapidité. Juan Bravo ne fait pas non plus une traduction directe du mot et il décide de l'ignorer, il essaie quand même de doter le verbe principal d'un ton de futur, mais le sens de rapide s'est totalement perdu. Alors le verbe entre en jeu différemment, Consuelo Berges traduit « est choqué » par « descubrir » et Juan Bravo par « notará », ainsi on change le temps verbal dans le cas de Juan Bravo et la forme verbale dans la traduction de Consuelo Berges qu'à l'heure d'introduire une négation se voit obligée à former une périphrase verbale, le verbe principal devenant un infinitif. Cependant, les deux verbes perdent le signifié de « choqué » qui doit transmettre un sentiment de surprise, pour cette raison, Consuelo Berges accompagne le verbe du circonstanciel de manière « con desagrado» pour remplir le sens perdu.

Le lexique utilisé est aussi distinct et dépendant du mot choisi, on assiste à l'élimination de certains éléments du texte source. « Contentement de soi et de suffisance » est traduit par Consuelo Berges pour « satisfacción de sí mismo y de su ciencia », changeant le sens de suffisance et par Juan Bravo comme « complacencia y de suficiencia » supprimant « de soi » parce qu'en espagnol le mot « complacencia » implique déjà le sens personnel.

2)

TEXTE ORIGINAL : STENDHAL	TRADUCTION 1: CONSUELO BERGES	TRADUCTION 2: JUAN BRAVO
« La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat; les contours immobiles de ses paupières annonçaient l'impossibilité de toute sympathie ; ses lèvres minces se développaient de demi-cercle sur des dents qui avançaient. (...) »	“Los ojos, verdes y saltones, se le ponían redondos como los de un gato; los inmóviles cercos de sus párpados anunciaban la imposibilidad de toda simpatía. Los delgados labios formaban un semicírculo sobre una dentadura saliente. (...) »	“La pupila saltona y verde de sus ojos se redondeaba como la de un gato; los contornos inmóviles de sus párpados evidenciaban la imposibilidad de toda simpatía; sus labios delgados se abrían en semicírculo, dejando al descubierto una dentadura saliente. (...) »

Le seul sentiment que le regard rapide de Julien put deviner sur cette longue figure dévote fut un mépris profond pour tout ce dont on voudrait lui parler, et qui ne serait pas l'intérêt du ciel. » (p.171)	El único sentimiento que la rápida mirada de Julián pudo adivinar en aquella larga cara de devoto fue un desprecio profundo por cualquier cosa de que quisieran hablarle, fuera del interés del cielo.” (p.218)	El único sentimiento que la mirada rápida de Julián pudo adivinar en aquel semblante devoto fue el de un profundo desprecio por todo aquello de que quisieran hablarle y que no fuera de interés del cielo.” (p.239)
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Dans ce cas, la syntaxe change une autre fois de plus entre les deux auteurs. La première partie de la citation est constituée d'une phrase divisée en trois par deux points-virgules qui enlacent l'énumération des aspects de la description du dévot. Cela, est respecté par Juan Bravo Castillo mais pas par Consuelo Berges, qui fait, cependant, deux phrases en changeant le second point-virgule pour un point, bien séparant ainsi les traits du visage du personnage. Le sujet est différent aussi dans le cas de Consuelo Berges, puisqu'elle fait des « yeux » le sujet de la phrase, éliminant le concept des « pupilles ». Par rapport à la proposition relative « sur de dents qui avançaient » on peut observer qu'elle est conservée d'une certaine manière chez Juan Bravo avec la périphrase verbale « dejando al descubierto una dentadura saliente ». Cependant Consuelo Berges tendant toujours à simplifier, supprime cette subordination et crée un syntagme nominal conservant la fonction de complément circonstanciel. Dans la deuxième partie de la citation, ce qu'on vient de mentionner réapparaît dans la traduction de Consuelo Berges où elle efface toute trace de la subordonnée relative « et qui ne serait pas l'intérêt du ciel » et la simplifie introduisant le complément circonstanciel « fuera del interés del cielo ».

Comme il s'agit d'une description, l'imparfait est gardé dans les verbes, mais les verbes diffèrent de l'une à l'autre traduction changeant le sens du texte source. Par exemple, « se développaient en demi-cercle sur des dents qui avançaient » est plus visuel avec le verbe « abrir » qui utilise Juan Bravo, puisqu'il s'agit d'une bouche dont les dents sont vers l'avant ne lui permettant pas de la

fermer. Consuelo Berges, au même titre que dans l’antérieur exemple, introduit d’autres verbes plus complexes que le verbe de la langue originale, comme « se le ponían redondos » pour « s’arrondissaient ». Cela, peut être aussi produit à cause du changement de sujet, puisque le mot « ojos » ne va pas très bien avec le verbe « redondear » que Juan Bravo utilise à côté de « pupilas ».

Il serait remarquable aussi de mentionner que le lexique est aussi altéré par Consuelo Berges qui situe en grande partie, les adjectifs avant les substantifs : « delgados labios », « inmóviles cercos », etc.

3)

TEXTE ORIGINAL: STENDHAL	TRADUCTION 1: CONSUELO BERGES	TRADUCTION 2: JUAN BRAVO
<p>« -Je répons de la déclaration du jury, lui dit M. de Frilair, sortant enfin de sa réserve diplomatique, et presque ému lui-même. Parmi les douze personnes chargées d’examiner si le crime de votre protégé est constant, et surtout s’il y a eu préméditation, je compte six amis dévoués à ma fortune, et je leur ai fait entendre qu’il dépendait d’eux de me porter à l’épiscopat. Le baron Valenod, que j’ai fait maire de Verrières, dispose entièrement de deux de ses administrés, MM. De Moirod et de Cholin.» (p.478-9)</p>	<p>“-Respondo del veredicto del jurado – le dijo monsieur de Frilair, saliendo al fin de su reserva diplomática y casi emocionado él mismo-. Entre las doce personas encargadas de examinar si el crimen de su protegido está probado, y sobre todo si ha habido premeditación, cuento con seis amigos fieles a mi fortuna, y les he dado a entender que de ellos depende llevarme episcopado. El barón de Valenod, al que yo he hecho alcalde de Verrières, dispone en absoluto de dos de sus administrados, monsieur de Moirod et Monsieur de Cholin.” (p.600)</p>	<p>“-Respondo del veredicto favorable del jurado. Entre las doce personas encargadas de examinar si el crimen de su protegido está probado, y sobre todo si en él hubo o no premeditación, cuento con seis amigos adictos a mi suerte, a los que he dado a entender que de ellos depende mi elevación a la dignidad episcopal. El barón Valenod, a quien yo hice alcalde de Verrières, dispone por entero de dos de sus administrados, Moirod y Cholin.” (p. 592)</p>

Dû la grande présence des dialogues dans *Le Rouge et le Noir*, il est intéressant de surcroît d'analyser les éléments formels de la phrase afin de voir comment ils sont traduits par les auteurs choisis. Dans cet exemple on se centre plutôt dans les formes verbales puisqu'il n'y a pas beaucoup d'altérations par rapport à la syntaxe. On trouve seulement au début de la phrase une suppression des éléments explicatifs chez Juan Bravo « lui dit M. Frilair, sortant en fin de sa réserve diplomatique, et presque ému lui-même », ce qui fait perdre une excessive information du texte source. Non seulement on perd la référence des personnes qui interviennent dans le dialogue, mais aussi la situation du personnage en ce moment du récit.

En ce qui concerne les verbes, il faut souligner la prédominance du passé composé dans le texte source. Les personnages parlent dans le procès judiciaire de Julien Sorel donc on fait référence aux actions récemment passées. Consuelo Berges est très fidèle et conserve le passé composé, en espagnol connu comme « pretérito perfecto compuesto ». Or, Juan Bravo préfère l'utilisation du passé simple, en espagnol « pretérito perfecto simple » qui marque beaucoup plus une temporalité éloignée de l'action dans le temps. De cette manière, chez Consuelo Berges on trouve « al que yo he hecho alcalde » et « si ha habido premeditación. » et chez Juan Bravo « a quien yo hice alcalde » et « si en él hubo o no premeditación. » Juan Bravo opte aussi pour la simplification du texte dans l'élection des verbes et élimine le verbe « me porter » en le substituant par la nominalisation « mi elevación ».

Le lexique est dans ce cas très semblable dans les deux traductions, les deux auteurs espagnols optent presque pour les mêmes mots de la langue cible, mais il faut dire que Juan Bravo en introduit parfois quelques-uns qui ne sont pas présents dans le texte originel comme par exemple « favorable ». Il y a deux différences lexicales, celle de « dévoués à ma fortune » traduit par Consuelo Berges d'une façon plus littérale « fieles a mi fortuna » et par Juan Bravo de façon plus libre, déviant le sens originel « adictos a mi suerte » ; et celle de

« dispose entièrement », conservé chez Juan Bravo mais traduit par Consuelo Berges comme « dispone en absoluto » créant une sorte d'oxymore, puisque si l'on dispose, il ne peut pas être en absolu, de cette manière on ne disposerait pas

4)

TEXTE ORIGINAL: STENDHAL	TRADUCTION 1: CONSUELO BERGES	TRADUCTION 2: JUAN BRAVO
<p>« Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front. » (p.26)</p>	<p>“Como el pelo, de un castaño oscuro, arrancaba de muy abajo, enmarcaba una frente pequeña.” (p.30)</p>	<p>“Los cabellos castaño oscuro, que le arrancaban de muy abajo, dejaban al descubierto una frente estrecha.” (p.70)</p>
<p>« Julien n'était pas la seule personne dont le cœur fût troublé par son arrivée dans cette maison. L'extrême timidité de Mme de Rênal était déconcertée par l'idée de cet étranger, qui, d'après ses fonctions, allait constamment se trouver entre elle et ses enfants. Elle était accoutumée à avoir ses fils couchés dans sa chambre. Le matin, bien des larmes avaient coulé quand elle avait vu transporter leurs petits lits dans l'appartement destiné au précepteur. » (p.35)</p>	<p>“No fue el de Julián el único corazón perturbado por su llegada a aquella casa. La extremada timidez de madame de Rênal se sentía desconcertada por la idea de aquel extraño que, en razón de sus funciones, habría de interponerse siempre entre ella y sus hijos. Estaba acostumbrada a verlos dormir en su cuarto y aquella mañana había derramado no pocas lágrimas al ver trasladar sus camitas a la habitación destinada al preceptor.” (p.40)</p>	<p>“El corazón de Julián no fue el único que se sintió turbado con su llegada a aquella casa. La extremada timidez de Mme. de Rênal estaba desconcertada ante la idea de que un extraño, por el puesto que iba a ocupar, había de interponerse constantemente entre ella y sus hijos. Tenía la costumbre de que los niños durmieran en su cuarto, por ello, a nadie le podrá extrañar que aquella mañana derramara abundantes lágrimas al ver trasladar sus camitas a la habitación del preceptor.” (p.80)</p>

Dans cette dernière table, on fait référence à deux citations qui marquent une rupture considérable par rapport au texte originel surtout du point de vue de la syntaxe. Dans la première citation tous les deux décident de modifier la phrase source, surtout à cause de « plantés fort bas », forme qui n'a pas une traduction calque en espagnol. C'est pour cette raison que Consuelo Berges se voit obligée d'introduire un « como » au début de la phrase introduisant ainsi une subordonnée de cause-conséquence et Juan Bravo à rétablir la phrase avec une subordonnée complétive « que le arrancaban ».

Dans la deuxième citation, on continue de déplacer la structure des phrases et par exemple le sujet central change à nouveau. Dans le texte source on trouve Julien comme le Sujet de toute la phrase et dans les traductions en espagnol Julien est substitué par son cœur donc Julien passe à être un élément du syntagme nominal. De plus, le nombre des phrases change dans les deux traductions. Les trois phrases qui sont présentes dans le texte de Stendhal passent à en être deux en espagnol. De cette manière, il y a des connecteurs nouveaux dans la langue cible, la conjonction copulative « y » dans le cas de Consuelo Berges, et le connecteur « por ello » dans le cas de Juan Bravo dotant le texte d'un sens de cause-conséquence.

Les verbes se présentent différemment aussi dans chacune des traductions, commençant par le temps verbal. « Allait constamment se trouver » passe à être « habría de interponerse siempre » chez Consuelo Berges. Nous trouvons donc un imparfait remplacé par un conditionnel mais conservant quand même la marque du futur. Mais celle-ci n'est pas la seule modification du temps verbal, on trouve vers la fin le plus-que-parfait « avaient coulé », maintenu par Consuelo Berges et changé par Juan Bravo pour l'introduction du subjonctif dans une phrase complétive totalement nouvelle et très éloignée alors du texte de départ : « a nadie le podía extrañar que aquella mañana derramara ». La suppression des verbes est encore présente, surtout dans le cas de Juan Bravo comme on a préalablement annoncé dans d'autres cas. Consuelo Berges traduit

« destinée » de manière calque « destinada » alors que Juan Bravo décide de le remplacer par l'article contracté « del ».

Laissant à part des questions syntactiques, verbales et lexicales, il faut faire allusion à d'autres éléments qui sont aussi clés dans le monde de la traduction et qu'on trouve dans les traductions que nous avons analysées. Nous parlons concrètement des éléments comme les emprunts linguistiques qui sont nécessaires dans de cas où l'on ne pourrait pas traduire quelques mots. On décide alors de conserver le mot dans la langue source soit pour ne pas altérer le sens soit pour ne pas perdre une possible identité culturelle. Dans cette ligne d'étude, on trouve dans *Le Rouge et le Noir* « La Grande armée » qui est l'armée impériale française créée par Napoléon I au début du 19^e siècle. On aurait pu l'avoir traduit littéralement, mais il s'agit d'une institution dotée d'un grand poids culturel et historique, ce qui empêche les deux traducteurs de le faire. Il arrive la même chose avec « La Quotidienne », journal royaliste du début du 19^e siècle où des auteurs comme Balzac ont y participé. Ce sont des éléments que traduits causent la perte du contexte historique et culturel de l'œuvre source. La formule de salutation « Monsieur » n'est pas traduite non plus, même si à vrai dire on aurait pu l'avoir traduite comme « Don » ou simplement comme « Señor », c'est une formule que tout le monde connaît et dont on ne peut se débarrasser à l'heure de traduire.

Pourtant, il y a des références qui sont plutôt indispensables dans la traduction. Si un lecteur lit une version traduite c'est parce qu'il ne comprend pas la langue cible, de manière que le fait de ne pas traduire quelques éléments primordiales peut empêcher la compréhension de certaines références culturelles. En concret, c'est le cas du pronom démonstratif « cela » qui apparaît dans le moment où Julien travaille pour Monsieur de la Molle. Julien écrit le mot « cela » avec deux « l » (« cella ») et Monsieur de la Molle se montre étonné de la grave faute d'orthographe commise. Consuelo Berges ne traduit jamais le pronom démonstratif, et elle ne l'adapte pas non plus, c'est pour cela qu'un

lecteur qui ne comprend pas la langue française ne pourra jamais accéder à ce point d'humour et d'ironie, donc il y a une restriction dans la compréhension. En revanche, Juan Bravo traduit le pronom et reprend le mot du texte originel entre parenthèses pour que le lecteur qui ignore le français puisse tout comprendre et voir quand même la référence originelle : «- Norberto : te ruego que seas amable con M. Sorel, al que acabo de dar un puesto en mi estado mayor y de quien pretendo hacer un hombre, si eso (*cella*) es posible ». (BRAVO, 1998 : 324)

3.2. Belles fidèles ou belles infidèles ? Caractère de chacune des traductions.

Après avoir analysé des éléments formels à l'intérieur du texte cible et les avoir comparés avec le texte source, c'est le moment de tirer des conclusions directes des deux traductions.

Dans la traduction il est très important de remarquer la figure du lecteur de la langue cible. On dirait même qu'il est l'objectif principal puisque tout ce travail a la finalité de lui faire comprendre dans sa langue maternelle ce qu'il ne peut pas comprendre dans la langue originelle du texte. Le problème c'est qu'il y a beaucoup de facteurs qui font que la traduction change d'un auteur à l'autre, comme par exemple le contexte culturel et historique. Même si les traductions analysées appartiennent au même siècle, entre celle de Consuelo Berges et celle de Juan Bravo s'écoulent presque cinquante ans, ce qui marque une grande différence dans le choix de mots et d'expressions populaires. De cette manière, la traduction de Consuelo Berges contient des éléments qui sont un peu bizarres de lire en plein 21^e siècle alors que Juan Bravo est plus proche à notre temps. Nous parlons surtout du lexique, des expressions et parfois des temps verbaux utilisés, comme on a déjà vu dans l'analyse préalable. C'est un lexique un peu plus éloigné de celui qu'on utilise aujourd'hui et, même si évidemment on le comprend, il suscite un sens qu'on n'arrive pas à introduire dans la lecture, par exemple le mot « *ciencia* » remplaçant « *suffisance* » qu'on a vu dans la première grille. C'est peut-être à cause de la marge temporelle qu'il y a entre 1969 et 2019, que nous n'associons pas ces deux mots comme synonymes,

puisque le mot « science » fait qu'on se situe au monde technologique et scientifique actuel. Les expressions sont aussi compréhensibles mais très peu récurrentes dans nos jours, par exemple dans le chapitre XV de *Le Rouge et le Noir* de Stendhal on trouve « Le mot fit donc » qui est traduite chez Consuelo Berges comme « ¡ Quita allá! ». On arrive à comprendre ce qu'il veut dire, mais avec un sens plus forcé et moins naturel que la traduction de Juan Bravo où nous trouvons « ¡ Pero qué se habrá creído! ». Cela arrive dans d'autres expressions comme l'insulte du chapitre V du texte source « chien de lisard » traduit chez Consuelo Berges pour « Tragalibros de cuerno ». Aujourd'hui nous ne faisons pas appel à «cuerno » pour insulter, en revanche la traduction de Juan Bravo nous semble plus adéquate dans le contexte du présent « asqueroso tragalibros ». Tout cela, nous indique que Consuelo Berges, même si elle peut faire aussi partie des lecteurs des années 60, est plus intéressée à relier le sens de la traduction avec celui du texte original. Autrement dit, elle essaie de créer une traduction qui s'assimile mieux au contenu et au contexte de la version original de Stendhal. Elle traduit ainsi des termes comme « petit jeune » pour « mozo », « mozuelo », « muchachuelo » etc. et « petit paysan » pour « muchachito pueblerino », conservant le contexte du village, la trace du rustique qui comporte l'œuvre de Stendhal.

En ce qui concerne la syntaxe, dans les deux cas elle est très bien adaptée à la langue source. La langue française est apparemment facile dû la proximité linguistique entre celle-ci et l'espagnol, mais c'est quand-même très dangereuse puisqu'on peut tomber dans la traduction directe, c'est-à-dire une traduction mot-à mot, sans tenir compte de la différence syntactique présente entre ces deux langues. Cette proximité dont on parle est évidente dans quelques extraits où il n'y a pas d'autres façons de traduire, ce sont des structures simples qui se répètent inévitablement dans les deux langues comme pourrait être « La extrema timidez de Madame de Rênal » qu'on a commenté dans la quatrième grille du point précédant. Or, comme nous avons déjà analysé, la syntaxe diffère entre les langues et elle oblige les traducteurs à faire une traduction qu'on

appelle en espagnol « oblicua », c'est-à-dire, une traduction qui ne maintient pas un parallélisme entre la langue source et la langue cible. Un exemple serait celui qu'on a commenté dans la grille numéro 4 où la phrase « Des cheveux châtain foncé, plantes fort bas, lui donnaient un petit front » oblige Consuelo Berges à introduire une cause-conséquence (« como el pelo, de un castaño oscuro, arrancaba de muy abajo, enmarcaba una frente pequeña ») et Juan Bravo à ajouter une proposition relative « Los cabellos castaño oscuro, que le arrancaban de muy abajo, dejaban al descubierto una frente estrecha ». Ce type de traduction devient donc une traduction complémentaire, employée quand il est impossible de faire celle du mot à mot. Comme Consuelo Berges annonçait dans son entretien « Un traductor debe ser, ante todo un buen escritor » dans le journal El País, l'une des caractéristiques de Stendhal est la simplicité qu'on trouve dans son récit, mais la difficulté que cela présente dans la transposition d'une langue à l'autre :

Yo creo que Stendhal es tan difícil de traducir como Proust. Con el último hay que rizar el rizo. Pero la dificultad del primero radica precisamente en su sencillez, esa sencillez que él definía como un barniz transparente. Mira, Stendhal fue duramente criticado en su época por Balzac, Merimée y tantos otros, yo diría incomprendido por esta característica suya que él manifestaba con su: «Antes de escribir, me leo el Código Civil...» Es el antiénfasis por excelencia, porque su énfasis está en su contenido, en esos personajes reñidos con las formas sociales que coartan la libertad de sus pasiones.

L'intensité de chacun des auteurs dans leurs traductions est un aspect qu'il faut tenir en compte aussi au moment de comparer le rapprochement avec l'œuvre de départ. Dans ce point, les exclamations, les interrogations et les interjections jouent un rôle indispensable pour la connexion des textes. Consuelo Berges est très fidèle à *Le Rouge et le Noir* de Stendhal et elle a une connexion plus directe. Par exemple dans le chapitre II de la deuxième partie du texte source on trouve « Serait-il possible qu'il sût quelque chose, pensait-il ! », grâce à l'exclamation on comprend bien qu'il s'agit d'une surprise, mais chargée de l'irritation pour la montée du ton. Consuelo Berges décide de conserver cette

exclamation pour que le ton ironique demeure dans sa traduction « ¡ Es posible que sepa algo! ». Juan Bravo en revanche utilise des interrogations, qui conservent l'ironie mais qui provoquent la perte d'irascibilité « ¿ Será posible que sepa algo de algo? ».

Juan Bravo, s'éloigne comme nous venons de voir de cette caractéristique. Il décide de supprimer quelquefois certaines exclamations qui perdent la connexion avec le texte de Stendhal, dotant le contenu du texte d'inexpressivité. Cependant, s'agissant d'un écrivain provenant du mouvement littéraire du romantisme, cela peut être dangereux pour une traduction dont le texte originel ressort grâce à son expression et exagération des sentiments.

Tous ces traits dans la traduction laissent voir la personnalité de chacun des traducteurs. Dans ce travail, nous avons analysé d'autres œuvres propres de Consuelo Berges comme « Stendhal y su mundo » et nous devons dire que, même si dans la traduction il y a une certaine restriction dans l'expression pour être fidèle au texte originel, nous saurions identifier la voix littéraire de Consuelo Berges dans « Rojo y Negro ». Comme il s'agit d'une création à l'intérieur d'une œuvre qui est déjà faite, le ton se présente comme un aspect de très important dans le monde de la traduction. Ces traits nous les voyons bien non seulement dans le choix du lexique (« mozuelo », « muchachito », « mozo », etc.) et des expressions (« de cuerno ») comme nous venons de commenter, mais aussi dans la répétition de certaines structures à l'intérieur des phrases. La position de l'adjectif avant le substantif est une action qui se répète constamment dans les traductions de Consuelo Berges et que nous voyons en plus dans toutes ses œuvres littéraires. Même si le texte originel présente l'adjectif après le substantif, aspect très habituel dans la langue française, elle le déplace faisant d'un simple mouvement un propre trait littéraire. La profondeur sémantique du lexique annonce aussi la présence de Consuelo Berges dans le texte. C'est un écrivain très pompeux dans le sens de profondeur, et elle l'exprime d'une façon très sentimentale. Pour cela, elle tend à décorer les expressions dont le ton arrive d'une façon plus choquante chez le lecteur. De cette manière, nous dirions

que Consuelo Berges a la capacidad de laisser sa trace dans chacun de nous même dans le domaine de la traduction.

La traduction n'est pas, comme nous venons de voir, une suite des données égales que tous les traducteurs peuvent suivre pour obtenir un même et unique texte à partir de la langue cible, il s'agit par contre d'un domaine où les alternatives sont toujours présentes. Ce qui est primordial selon Consuelo Berges dans l'article de *El País* « Un traductor debe de ser ante todo, un buen escritor », c'est la compréhension sémantique du texte originel et la postérieure capacité de chercher les mots convenables dans la langue maternelle :

Una buena traducción no debe de ser nunca una transposición, es ya de por sí un género literario, porque si el autor pone el alma y el hueso, el traductor pone la piel. No obstante, aunque no creo en las teorías, sí hay una regla que me parece fundamental: emplear los diccionarios como auxiliares, nunca como dictadores, porque el matiz de una palabra te lo da el contexto. Por eso creo que una aguda sensibilidad semántica es absolutamente necesaria.

4. Conclusion.

Les œuvres de Consuelo Berges dévoilent des événements historiques qui ont directement touché des milles de personnes en Espagne au 20^e siècle. Sa connexion avec les lettres et son apparente facilité d'écrire, permet de nous mettre rapidement à sa place. Elle a vécu une vie très difficile qui quand même lui a permis de voyager et de faire des choses qui n'étaient pas à la portée de toutes les femmes à son époque. Tout cela fait qu'elle ait besoin de le transmettre, au moins sur un papier, puisqu'elle n'était pas une personne aimant la vie publique.

Il s'agit d'une jeune femme qui a changé de continent du jour au lendemain afin d'être libre au moins dans son écriture. Sa façon d'écrire est surtout douée d'une étroite intimité avec le lecteur, non seulement pour traiter des thèmes universels qui peuvent bien vite toucher le récepteur, mais aussi pour la spontanéité avec laquelle elle s'exprime. Les enregistrements de certains de ses entretiens révèlent que tel qu'elle parle, elle écrit. Elle acquiert donc un ton solide mais mêlé d'une transparence et sincérité très caractéristiques dans ses œuvres.

Après son exil en France, elle est obligée de retourner en Espagne en exil intérieur. C'est pour cette raison qu'elle laisse d'un côté cette littérature personnelle et intime, et elle doit utiliser la traduction comme un moyen pour survivre économiquement. Or, le fait de traduire des œuvres en français, ne l'a jamais fait perdre ce ton intime dont nous venons de parler. Comme nous l'avons dit dans le point d'analyse de sa traduction, nous savons parfaitement que cette création en espagnol a une voix déterminée, celle de Consuelo Berges. Sa personnalité est inévitablement connue même s'il ne s'agit pas d'une création propre. Cela est aussi très caractéristique de son auteur préféré, Stendhal, avec lequel elle a eu toujours des traits en commun.

Consuelo Berges a contribué dans le monde de la traduction jusqu'aux derniers jours de sa vie. Fidèle à ses croyances et engagée à son travail, elle a

donné une grande partie de son argent à sa fondation de traducteurs. Pour elle, la traduction est une création propre où le traducteur doit être avant tout un bon écrivain. Le traducteur a les outils pour faire comprendre faisant à son tour de la littérature, ainsi elle le disait elle-même dans l'entretien avec Juana Salabert de *El País* le 13 Juin 1980 : «Porque la traducción es literatura. Siempre hay algo que crear y algo que enmendar».

5. Bibliographie.

5.1. Livres:

BASCUÑÁN Añover, Oscar (2018): «La crisis de la Restauración, 1898-1923», in Ortiz Heras, Manuel, Manual de Historia Contemporánea de España (Siglo XX). Altabán Editores, Albacete, 105-133.

BERGES, Consuelo (1930): *Escalas*, Buenos Aires, Talleres L. J. Rosso.

BERGES, Consuelo (1983): *Stendhal y su mundo*, Madrid, Alianza Editorial.

GABAUDAN, Paulette (1979): *El Romanticismo en Francia*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca.

GALLEGO Roca, Miguel (1994): *Traducción y literatura: Los estudios literarios ante las obras traducidas*, Madrid, Ediciones Jucar.

GARCIA Yebra, Valentín (1997): *Teoría y práctica de la traducción*, Madrid, Gredos.

GUTIÉRREZ Sebastián, Raquel (2018): «A la sombra de las traducciones francesas: Consuelo Berges, escritora», in Romano, Yolanda y Velázquez, Sara, *Las inéditas: voces femeninas más allá del silencio*. Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 119-127.

LOPEZ Villaverde, A. Luis (2018): «La respuesta autoritaria de la crisis. La dictadura de Primo de Rivera y la caída de la monarquía Alfonsina (1923-1931)», in Ortiz Heras, Manuel, Manual de Historia Contemporánea de España (Siglo XX). Altabán Editores, Albacete, 139-165.

LOPEZ Villaverde, A. Luis (2018): «La respuesta democrática a la crisis. La II República (1931-1936)», in Ortiz Heras, Manuel, Manual de Historia Contemporánea de España (Siglo XX). Altabán Editores, Albacete, 169-194.

ORTIZ Heras, Manuel (2018): «La Guerra Civil (1936-1939)», in Ortiz Heras, Manuel, Manual de Historia Contemporánea de España (Siglo XX). Altabán Editores, Albacete, 199-235.

ORTIZ, Natividad (2017): *Masonas y republicanas*, Asturias, EntreAcacias, S. L.

STENDHAL (1997): *Le Rouge et le Noir*, Paris, Les classiques de Poche.

STENDHAL (2014): *Rojo y Negro*. Edición y traducción de Juan Bravo. Barcelona, Austral.

STENDHAL (1969): *Rojo y Negro*. Traducido por Consuelo Berges. Madrid, Alianza Editorial, S. A.

5.2. Sites web:

BENÍTEZ, Esther (1988): «Poderosa voz áfona» [Consulté en ligne sur: https://elpais.com/diario/1988/12/24/cultura/598921203_850215.html; 14/04/2019]

FERNANDEZ Díaz, Natalia (2013): «Consuelo Berges, la dignidad del oficio de traductor» [Consulté en ligne sur: <https://www.atlanticaxii.com/consuelo-berges-la-dignidad-del-oficio-de-traductor/>; 28/04/2019]

CHICA, Miguel Ángel (2016): «Consuelo Berges, la fuerza de las convicciones» [Consulté en ligne sur: https://www.eldiario.es/norte/cantabria/cantabrosconhistoria/Consuelo-Berges-fuerza-convicciones_6_582751728.html; 16/04/2019]

SALABERT, Juana (1980): «Consuelo Berges: Un traductor debe ser, ante todo, un buen escritor» [Consulté en ligne sur: https://elpais.com/diario/1980/06/13/cultura/329695201_850215.html 11/06/2019]

5.3. Articles dans les journaux:

BERGES, Consuelo (1932): *La mujer y la Masonería*, Boletín de la Gran Logia Española, Agosto-Septiembre.

DE LA SERNA, Victor (1931): *El mundo desde España*. El Cantábrico, Diario de la mañana. Nº 13.005

DE LA SERNA, Victor (1931): *El periodismo*. El Cantábrico, Diario de la mañana. Nº 13.034

DE LA SERNA, Victor (1936): *La niña emigrante*. El Cantábrico, Diario de la mañana. Nº 12.714

RUIZ, Gloria (1986): *Consuelo Berges: Ácrata e indomable*. Alerta, El Diario de Cantabria. Nº 15.112

5.4. Documents vidéo:

PELÉZ, Ana María (2019): Imprescindibles. *Las Sinsombrero. Ocultas e impecables. Impecables.*

[Consulté en ligne:

<http://www.rtve.es/alacarta/videos/imprescindibles/imprescindibles-sin-sombrero-ocultas-impecables/5049337/>; 11/03/2019]

6. Annexe.

6.1. Entretien à María Del Mar Berges Martinez (Petite-fille du cousin germain de Consuelo Berges)

Elena: ¿Quién es Consuelo Berges?

María del Mar: Pues, Consuelo Berges es una escritora y traductora que nació en Ucieda, mi pueblo natal. Fue hija de madre soltera. Se llamaba Belinda Berges y era hermana de mi abuelo paterno. Ella, en ese momento, estaba trabajando en el palacio de Antonio Quirós de criada y se quedó embarazada de él, que era padre del Antonio Quirós, al que conocemos como pintor. Cuando nació Consuelo Berges, Belinda se va del pueblo para trabajar principalmente, pero bueno, también supongo porque en aquella época tampoco estaba bien visto el tener un hijo sin estar casado y, encima, de alguien que ya tenía un matrimonio formal. Quizás se sintió señalada. Se va y deja a la niña a cargo de su abuela (bisabuela mía). Juntas, vivían en una casita del pueblo muy humilde, sin escolarizar.

Se dice que fueron ellas quienes no quisieron reconocerla como una Quirós, aunque Antonio Quirós al principio tampoco. No querían favores de nadie. El padre aun así, al ver que Consuelo tenía cerca de 15 años y no estaba escolarizada, un día fue a la casa de la bisabuela para pedirle que se la dejara llevar, y así, la niña podría empezar a estudiar. Eran de una categoría superior, donde no concebían que una niña estuviera sin leer por lo menos, ¿no? Él dijo que era una vergüenza, a lo que mi bisabuela le contestó que más vergüenza tendría que tener él por haber dejado embarazada a su hija... Entonces, fue cuando se la llevó, no al palacio de Ucieda, sino a la vivienda que tenían ellos en Santander. Allí, es cuando ella empezó a leer libros en la biblioteca de su padre, libros que estaban en español y en francés. Es ahí cuando se supone que ella empieza encaminar su vida intelectual.

Elena: ¿Has tenido alguna experiencia cercana a ella?

María del Mar: Bueno, pues yo, en realidad, esta historia la supe con 15-16 años, porque en aquellos tiempos tampoco era algo como ahora, que lo tienes a la orden del día, que lo lees... Yo, por casualidad, me enteré de que tenía una persona que era muy cercana a mí, que era escritora, y como a mí me gustan mucho esas cosas, yo tenía la necesidad como de ponerme en contacto con ella... No para pedirle nada, sino para que ella supiera que todavía había alguien de su familia, algún Berges, que sabía de ella. Entonces, las primas de ellas que se llaman Carmen y Julia (esta última es la que le acompañó hasta el día de su muerte) tenían una casa en Uceda en la que veraneaban. La señora que estaba con ellas, vecina de mis padres, tenía una buena relación conmigo y yo un día fui a preguntarle si yo de alguna manera podía mandar una carta a Consuelo Berges, para hacerle saber que había alguna Berges todavía que se interesaba por ella. Por suerte, me dio la dirección pidiéndole permiso a Julia para saber si ella estaba de acuerdo y yo le escribí una carta en la que me presentaba, le decía quien era, le hablaba de mis abuelos... Porque sí que es verdad, que mis hermanos mayores me decían que ella sí conocía a mis abuelos... Y bueno, le hablé de anécdotas para que ella se ubicara más o menos en qué parte me encontraba yo. Simplemente, yo le quise hacer ver que me había enterado de que existía y que mi curiosidad me había llevado a pedir su dirección y ponerme en contacto con ella, pero que sabía que estaba muy enferma ya y no esperaba nada de ella. Mi sorpresa fue que, a los quince o veinte días, recibí un paquetito que traía el libro de *Stendhal y su mundo*. Es un libro del que ella ha presumido siempre y a mí me hizo mucha ilusión. Al abrirle, vi que me lo había dedicado. Fue una dedicatoria muy bonita, en la que me decía que si era verdad que conocía a mis abuelos, me contó alguna anécdota y, bueno, se dirigió a mí de una manera muy cariñosa y especial. Como no lo esperaba, es algo que guardo con mucho cariño y con mucha intensidad. Ella me dejó claro que estaba muy malita, y, yo, bueno, porque no tenía las oportunidades que se tienen ahora, que si no seguramente hubiera arrancado para Madrid a verla. Eso, segurísimo. Pero como

no se dieron las circunstancias, me conformo con esto que, aunque sea poco, a la vez es mucho.

A los Quirós obviamente, yo nunca los conocí. De hecho, una parte de ese palacio estuvo alquilada a una familia del pueblo unos años, pero después se cerró. Hubo un verano que vino la hermana de Antonio Quirós, también hermanastra de Consuelo, igual ya tenía yo unos 22-23 años... Era una señora que no se hacía ver por el pueblo tampoco. A mí, como me gustan todas esas cosas, fui a llamar a aquel portón para ver si me recibía. Tuve la suerte de que me recibió y le conté mi anécdota con Consuelo. Le dije también, que estaba interesada por la obra de Antonio Quirós, por si me podía contar alguna cosa. Fue muy amable y me regaló tres libros de la obra del hermano, a la vez hermano de Consuelo Berges. En uno de los libros, vienen incluso fotos del palacio del que te estoy hablando, de la vivienda de Santander y de los Quirós. La verdad, es que recuerdo irme todo contenta a casa con mis tres libros nuevos, que aunque no fueran de mi pleno gusto, me los leí todos y cada uno de ellos.

Elena: ¿Qué sentimientos te produce oír el nombre de Consuelo Berges?

María del Mar: Hombre, pues sobre todo orgullo, pero orgullo un poco por todo, ¿no? Por su valentía para defender todo lo que defendió en los tiempos que fueron. Porque ya si, a día de hoy, es complicado involucrarte en temas delicados, en aquellos tiempos tuvo que ser doblemente difícil. Ese orgullo de cómo defendió también todo lo que ella creía, pasando por calamidades y desaprovechando oportunidades de trabajo y todo sólo porque sus ideales eran unos, y ella no se iba a bajar del burro. Lo de ella, era lo de ella. Siento mucho orgullo por la obra y por lo que defendió, pero también de que sea Berges y que sea de mi familia.

Elena: ¿Cómo la describirías? ¿Qué dirías de su carácter?

María del Mar: Yo no la conozco tan personalmente, pero obviamente su carácter era fuerte. Ya se refleja en todo lo que escribió. También en sus actos. Si

ella sabía que iba a ir a campos de concentración, a someterse a torturas, ella podía haber retrocedido en sus ideales, o al menos haberlo adornado un poco para evitarlo. Pero no lo hizo, entonces pienso que fue una persona valiente, con un carácter fuerte y, sobre todo, consecuente con sus ideales. No tenía miedo a nadie, ella sabía lo que quería, y lo defendió hasta el final.

Elena: ¿Consideras que hoy en día Consuelo Berges está justamente reconocida por todo lo que hizo?

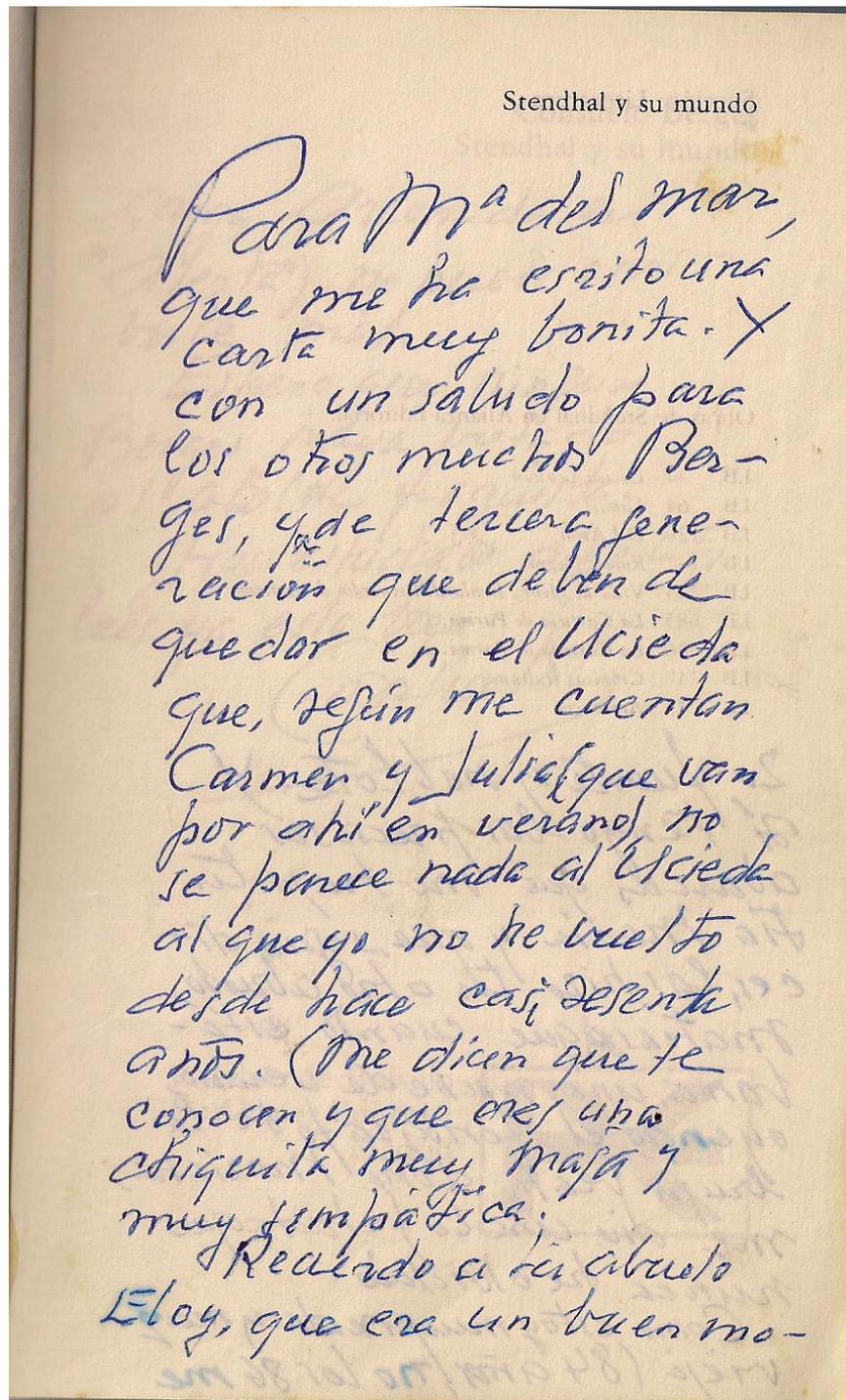
María del Mar: Bueno, parece que ahora se le está reconociendo un poco más, porque es un tema [el feminismo], que está de actualidad. Obviamente este tema por eso te digo lo de la valentía, hasta no hace tanto, no era un tema que se pudiera debatir en cualquier sitio, ni con todo tipo de gente. Pienso yo, que todavía hoy en día no en todos los sitios puedes hablar de ello. Entonces, ¿está reconocida? Pues, bueno... últimamente algo sale en reportajes de todas estas mujeres que como ella, lucharon por la causa, pero bueno no sé si reconocido lo suficiente, de todas formas. Es gente que ya vio que hace muchísimos años, la igualdad era algo por lo que había que luchar... Creo que no reconocida lo suficiente, pero sí que es verdad, que solo con que se la mencione ahora, aunque no se le valoró en su momento, ya es positivo. No es mucho, pero ya es algo.

Quizás, si a ella no le hubieran limitado tanto a la hora de escribir, posiblemente hubiera escrito libros por los que hubiera sido conocida, realmente criticada y de todo, porque ella lo único que quería, era escribir acerca de lo que no estaba de acuerdo y por lo que quería luchar y conseguir. Pero como no la dejaron y se tuvo que limitar a traducir, nadie la conoce. Si ella hubiera tenido una obra más extensa de siete u ocho libros, en el que hubiese explicado y plasmado lo que ella sentía y por lo que luchaba, posiblemente si hubiera sido más conocida de lo que es. No la dejaron y se dedicó a la traducción, que por supuesto le gustaba, pero que no era realmente lo que ella hubiera hecho de primera opción.

Antes, le gustaba ir a los colegios, ¿a qué? A dar clases a las niñas, a enseñarlas lo de lo que eran capaces de hacer. Ella quería era, lo que ella sentía, enseñárselo a

alguien y lo que le ofrecían los demás no era lo que ella quería transmitir. Si le hubieran dejado... ella hubiera sido más tremenda de lo que ya era

6.2. Livre de *Stendhal y su mundo* dédié à María del Mar Berges Martínez par Consuelo Berges.



Sección: Literatura

Obras de Stendhal en Alianza Editorial:

- LB 44 Lucien Leuwen
- LB 64 Lamiel
- LB 129 Del Amor
- LB 147 Rojo y Negro
- LB 243 Vida de Henry Brulard. Recuerdos de egoísmo
- LB 685 La Cartuja de Parma. 1
- LB 686 La Cartuja de Parma. 2
- LB 747 Crónicas italianas
- LB 773 Armancia

20 fuerte y noble. Y
si tengo las preciosas
abarcas que me trajo tu
tía María y que, según di-
ces, las hizo tu otro abuelo,
matías, que cuando está-
bamos, una noche de verano,
oyendo el forrozojo de la
bruja beata doña Mariana,
me dió una lofeta que
nunca he olvidado.

Como estoy muy reala y muy
vieja (84 años), no los 86 me

Consuelo Berges:
Stendhal y su mundo

canga Orconada en
"Alexta", no puede eseri-
vite más.

Espero que ningún
Berges haya votado
al abate fraquista.
Has estudiado algo? Si
leer, ya está bien.

Consuelo

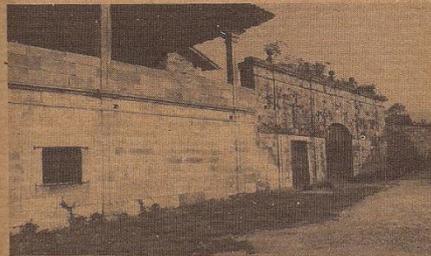
El Libro de Bolsillo
Alianza Editorial
Madrid



6.3. Photos extraites du livre que lui offre Tinuca, la demi-sœur de Consuelo Berges, à María del Mar Berges Martínez.



Padres de Quirós.



Casa familiar en Uceda, Solana y Portalada.



Casa natal en Santander.



Antonio y Tinuca en Toledo.